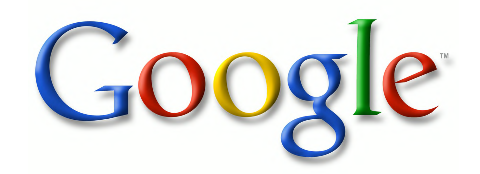





ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
SIGILLUM
ET
VE
RI
TAS
CHRISTO
ECCLESIAE



COURS NORMAL

DES

INSTITUTRICES PRIMAIRES,

OU

DIRECTIONS RELATIVES A L'ÉDUCATION PHYSIQUE, MORALE ET INTELLECTUELLE,

DANS LES ÉCOLES PRIMAIRES.

PAR Melle SAUVAN,

nspectrice des Écoles primaires communales mutuelles et simultanées de jeunes filles et des classes d'adultes-femmes de la ville de Paris, hargée de la direction du cours spécial d'enseignement mutuel, ıdé par la ville de Paris.

Ouvrage autorisé par l'Université,

Couronné par l'Académie française.

Deuxième Édition.



Paris,

PITOIS-LEVRAULT ET Cie. LIBRAIRES,

RUE DE LA HARPE, 81.

1840.

COURS NORMAL

DES

INSTITUTRICES PRIMAIRES.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
rue St.-Hyacinthe-St.-Michel, 30.

COURS NORMAL

DES

INSTITUTRICES PRIMAIRES,

OU

DIRECTIONS RELATIVES A L'ÉDUCATION PHYSIQUE, MORALE ET INTELLECTUELLE,

DANS LES ÉCOLES PRIMAIRES.

PAR M^ELLE SAUVAN,
Inspectrice des Écoles primaires communales mutuelles et simultanées de jeunes filles et des classes d'adultes-femmes de la ville de Paris, chargée de la direction du cours spécial d'enseignement mutuel, fondé par la ville de Paris.

Ouvrage autorisé par l'Université,
Couronné par l'Académie française.

Deuxième Édition.



Paris,
PITOIS-LEVRAULT ET CIE, LIBRAIRES,
RUE DE LA HARPE, 81.
1840.

INTRODUCTION.

Le désir de propager les bonnes méthodes décida jadis l'établissement du cours normal, pour les instituteurs et pour les institutrices primaires. Mais ce bienfait restait incomplet tant qu'on le restreignait à l'instruction, tant qu'on ne l'étendait pas à l'éducation, qui est d'une plus haute importance.

Un homme, dont toutes les actions ont pour but l'utilité générale, M. le baron de Gérando, a été frappé des graves inconvénients que pouvait avoir cette lacune, et les a signalés. M. le préfet de la Seine a adopté les vues de ce philanthrope : il a accepté ses offres désintéressées, et l'a chargé de faire un cours de morale à l'usage des élèves-maîtres. Éprouvant autant de sollicitude pour l'éducation des femmes que

pour celle des hommes, l'autorité désirait que M. de Gérando adressât aussi des instructions aux élèves-maîtresses; mais ses nombreuses occupations ne lui ayant pas permis de joindre cette tâche à tant d'autres tâches, M. le préfet du département de la Seine chargea mademoiselle Sauvan de le remplacer.

M. de Gérando ne voulant cependant pas rester étranger à une innovation dont il était la première cause, a bien voulu faire le discours d'ouverture du cours normal pour les élèves-maîtresses : cette séance a eu lieu le 31 mai 1831.

Dans ce discours d'ouverture, M. de Gérando, embrassant d'une seule vue tout l'ensemble de l'éducation, a indiqué aux élèves-maîtresses le but qu'elles devaient se proposer; il leur a tracé la route qu'elles devaient suivre pour atteindre à ce but.

Il a d'abord expliqué quelles avaient été les vues de l'administration publique dans la formation du cours normal, et particulièrement dans l'établissement des conférences de morale relatives à l'éducation populaire : révélant ainsi

aux élèves-maîtresses l'importance de leurs fonctions par la sollicitude de l'autorité.

Il leur a découvert la dignité de ces fonctions, et les a solennellement engagées à se pénétrer avant tout du sentiment de cette même dignité. Ne doit-elle pas être, n'est-elle pas réellement proportionnée aux services que l'on est appelé à rendre aux autres? Et quel plus immense service que celui qui consiste à répandre les bienfaits de l'instruction, ceux de l'éducation, et, par conséquent, ceux des bonnes mœurs qui en découlent tout naturellement?

« C'est, en effet, en se dévouant à la culture des enfants pauvres, a dit M. de Gérando, que l'on fait une œuvre méritoire, agréable à Dieu, utile à la société. Les riches trouvent assez de gens qui s'occupent d'eux; mais les enfants des classes indigentes sont abandonnés à eux-mêmes : leur avenir dépend entièrement de la culture que vous donnerez à leurs facultés intellectuelles, de la direction que vous imprimerez à leurs facultés morales. Dieu les a créés aptes à la vertu et au travail : c'est à vous qu'appartient l'importante mission d'achever en quelque sorte

l'œuvre du Créateur. Cette mission vous est conférée par l'autorité, qui en fait une sorte de magistrature; par les familles, qui vous transmettent leurs pouvoirs sacrés; par la société, qui s'en repose sur vous pour ses plus chers intérêts. En effet, en vous confiant l'instruction et l'éducation d'un grand nombre de jeunes filles pauvres, on remet entre vos mains toutes les espérances de plusieurs générations; car l'effet salutaire de vos conseils ne se bornera pas aux jeunes filles qui les recevront : plus tard elles deviendront épouses et mères de famille : leur influence agira sur leurs maris; elles feront germer dans le cœur de leurs enfants les principes que vous aurez fait germer dans leurs cœurs : le laboureur qui ensemence un champ ne prépare-t-il pas ainsi une semence qui se reproduit sans cesse pour féconder d'autres champs?

« La société recueillera donc le fruit de votre dévoûment; mais, il ne faut pas vous le dissimuler, si des vues d'intérêt personnel, si des espérances de fortune, vous déterminaient dans le choix de cette carrière, votre espoir serait

entièrement déçu : l'approbation de votre conscience et l'estime de quelques êtres vertueux, qui sauront apprécier vos efforts, seront votre seule récompense ; nous n'osons même pas vous promettre que des êtres superficiels ou vulgaires comprendront tout ce qu'une pareille mission, bien remplie, décèle de vertus ; mais les suffrages se pèsent, ils ne se comptent point. »

S'élevant ensuite à d'autres considérations, M. de Gérando a tracé le portrait d'une institututrice digne de ce titre : il a dit quel exemple elle devait donner à ses élèves dans la pureté de sa vie ; quelle garantie elle devait offrir à la société ; quelle sécurité elle devait inspirer aux familles par la pureté de sa réputation ; quel mélange heureux de qualités opposées il fallait qu'elle réunît : la douceur et la fermeté, le dévoûment et la prudence, la chaleur de l'ame et la rectitude du jugement, la confiance du cœur, la pénétration de l'esprit, le zèle et la patience, l'affabilité et la réserve, l'instruction et la modestie, la supériorité et l'indulgence, enfin la piété et la tolérance.

Nous aurions voulu reproduire ici cette tou-

chante improvisation; malheureusement sept mois se sont écoulés depuis cette séance d'ouverture. Les principes que M. de Gérando y a développés, les conseils qu'il a donnés, se sont profondément gravés dans tous les cœurs; mais les belles formes dont il les a revêtus échappent à nos souvenirs; et nous craindrions de dénaturer, en essayant de les reproduire, des paroles qui seront fécondes en heureux résultats.

COURS NORMAL

DES

INSTITUTRICES PRIMAIRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des dispositions qu'une maîtresse de classe doit apporter dans l'exercice de ses fonctions.

Élever et instruire est une tâche qui suffit à l'occupation de toute une vie, à l'emploi de toutes les facultés. On l'avait senti autrefois, et cette considération avait sans doute déterminé le gouvernement à confier l'éducation et l'enseignement de la jeunesse à des personnes qui s'y consacraient exclusivement, et qui, en se séparant du monde, n'y devaient conserver ni une affection, ni un intérêt. On n'exige pas maintenant d'aussi grands sacrifices, une aussi complète abnégation de soi-même ; on

permet à une directrice d'établissement d'être épouse, fille, sœur ou mère; mais elle ne saurait être femme du monde, car dans cette honorable carrière la distraction d'un devoir ne doit se trouver que dans l'accomplissement d'un autre devoir.

Non seulement les plaisirs du monde vous seront interdits, mais la disposition de votre temps, hors des heures de votre classe, ne vous appartiendra même plus. L'exercice de vos talents, le penchant qui vous porterait vers certaines lectures, vers certaines études, étrangères à la modeste instruction de vos élèves; l'attrait si doux des relations de l'amitié, l'attrait si puissant des relations habituelles de la famille, tout devra être sacrifié: les occupations les plus innocentes cessent de l'être quand elles emploient le temps réclamé par des occupations obligatoires.

Vous croyez dans ce moment que vous ne serez occupées que pendant un temps donné: c'est une erreur qu'il importe de détruire. Si vous comptez rigoureusement avec votre place, vous ne la remplirez pas bien. Vous accomplirez à la hâte les obligations acceptées; désireuses de vous livrer à d'autres travaux, vous ne ferez pour vos élèves que ce qui sera strictement nécessaire, et pour faire assez, il faut faire trop. Vous croyez connaître dès à pré-

sent l'étendue et les bornes des devoirs que vous allez contracter. Permettez à une expérience amie de vous éclairer. Le travail prévu fera naître des travaux inattendus : vous aurez des monitrices à former et à remplacer, des comptes à rendre, des états à dresser, des registres à tenir, des explications à trouver, des leçons à préparer; si, comme nous n'en doutons pas, vous vous intéressez véritablement à vos élèves, pourrez-vous leur rester étrangères dans les heures que vous ne consacrerez pas à leur enseignement? N'aurez-vous pas à faire mille démarches dont elles seront l'objet? Ne chercherez-vous pas à rendre à leurs parents des services qui vous donneront sur eux un ascendant que vous ferez tourner au profit de leurs enfants? Si ces enfants retrouvent jusque dans la maison paternelle des traces de votre bienveillance pour eux, ils vous en aimeront davantage, et plus vos élèves vous aimeront, plus vous aurez d'influence sur elles, et par conséquent plus vous aurez de moyens de les améliorer. Mais pour parvenir à ce but, il faut vous donner tout entières à elles; il ne faut rien réserver de vous-mêmes. Avant d'entrer dans cette carrière, assurez-vous donc qu'elle suffit à vos désirs, à vos justes prétentions; et, pardonnez-moi le mot, à vos besoins réels : enfin assurez-vous

que vous pouvez vous y consacrer entièrement, sans réserve, et sans être obligées de joindre d'autres travaux à ceux-là.

La première disposition nécessaire pour bien élever les enfants, c'est de les aimer; c'est d'avoir tout à la fois de l'indulgence pour leurs défauts et un ardent désir de les corriger : la pensée de ce qu'elles seront un jour vous donnera la force de combattre ces mêmes défauts : un retour vers votre enfance vous les fera supporter avec une patiente indulgence. Dans l'éducation, il faut sans cesse prévoir et se souvenir. Sans une tendresse profonde pour vos élèves, sans un intérêt continuel pour leur bonheur, et par conséquent pour leur amélioration, vous seriez découragées dès les premiers pas; mais l'attachement rend tout facile. Cependant, aimer les enfants ne suffit pas, il faut obtenir leur respect, leur estime, leur considération et leur affection.

Une conduite irréprochable devrait suffire pour inspirer le respect; mais aux yeux des enfants la vertu ne suffit pas; il faut y joindre une supériorité très marquée : vous avez celle de la position, celle de l'instruction; ajoutez-y celle du caractère; soyez au-dessus de toute faiblesse, de toute petitesse, de tout intérêt personnel; dominez-vous pour pou-

voir dominer les autres : si l'enfant découvrait en vous un seul des défauts que vous voulez réprimer en elle, elle pourrait vous aimer, vous estimer même, mais elle ne vous respecterait plus.

Pour être estimées, montrez-vous toujours parfaitement équitables : la justice est de toutes les vertus celle qui fera naître le plus d'estime dans le cœur de vos élèves, parce que c'est celle qui leur profite le plus. Il vous faudra aussi une parfaite égalité d'humeur : les chagrins personnels, les embarras de votre position, ne doivent point avoir sur vous d'influence visible; il est inutile de dire que le caprice doit en avoir moins encore.

La considération s'attache autant et peut-être plus aux manières qu'aux qualités : l'empire sur soi-même, une certaine dignité dans le ton, des paroles simples, mais bien choisies, un extérieur toujours propre, une toilette soignée, quoique exempte de recherche, vous la feront acquérir : une légèreté, une prolixité de discours, une négligence de tenue, vous la feraient perdre. Pour être aimée, il faut aimer : l'affection attire l'affection; mais, quelque précieuse que soit pour vous celle de vos élèves, il ne faut pas l'acheter par de la faiblesse; et la crainte de la perdre ne doit jamais faire cesser de la mériter.

Si vous êtes parvenues à obtenir le respect, l'estime, la considération et l'attachement des enfants qui vous sont confiées, ne vous mettez pas en peine de leur inspirer de la crainte : ce dernier sentiment sera inutile, ou, pour mieux dire, il existera tout naturellement en elles. Si elles vous aiment, elles craindront de perdre votre affection; si elles vous respectent, elles craindront votre blâme; si elles vous estiment, elles craindront votre justice. Livrez-vous donc au plaisir de les voir heureuses de votre présence : que votre aspect soit serein, que votre accueil soit affectueux, pour qu'elles vous abordent avec confiance! Peut-être n'ont-elles entendu dans la maison paternelle que des paroles dures, que des menaces sans cesse répétées; ne leur continuez pas cette cruelle existence : qu'elles se rassurent auprès de vous! Que la contrainte ne vienne pas les contrister! enfin, que votre bonté habituelle vous donne le droit d'être sévères à propos, et que cette sévérité soit toujours la punition d'un tort, et non une disposition de votre humeur! *Ne prenez jamais, sans une extrême nécessité, un air austère et impérieux avec les enfants!* a dit Fénelon, dans son excellent *Traité sur l'éducation des filles.*

Sachez faire à vos fonctions le sacrifice de vos

habitudes : ne vous montrez ni rebutées, ni dégoûtées de vos nouvelles relations ; soyez bonnes femmes, si je puis me servir de cette expression ; que la grossièreté des manières, que la malpropreté des vêtements, ne vous repoussent point ! Combattez-les, détruisez-les dans vos élèves ; mais supportez-les patiemment dans les parents. Aux premières vous devez des conseils, aux seconds vous devez de l'indulgence et des égards : si vous en manquiez, vous risqueriez d'altérer le respect que leurs enfants doivent leur porter. Entretenez-le scrupuleusement ce respect ; tous les devoirs tiennent ; si vous coupez un anneau de la chaîne, elle se rompra : la fille qui ne respecte pas ses parents ne sera jamais une élève reconnaissante ; elle ne sera jamais une bonne chrétienne. Citez-leur souvent les enfants de Noë ; rappelez-leur que Dieu a fait du respect qu'on doit aux pères et aux mères un de ses commandements, et qu'il a placé cette obligation immédiatement après celle des créatures envers leur Créateur, pour nous prouver que, s'il est notre père céleste, nos parents sont ici-bas ses représentants.

CHAPITRE II.

L'Éducation et l'Instruction.

Elles sont différentes l'une de l'autre, et la première est d'une bien plus haute importance que la seconde. On instruit seulement pour ce monde; on élève pour cette vie et pour l'autre : l'instruction nous donne les moyens d'exister ici-bas; la bonne éducation enseigne à s'y conduire : elle forme le caractère, les mœurs; elle nous rendra dignes de vivre éternellement. Occupons-nous donc de toutes les deux : l'éducation facilitera beaucoup l'instruction. Les vertus du cœur, et les heureuses dispositions du caractère, aident au développement de l'intelligence et aplanissent bien des obstacles : l'enfant reconnaissant sera docile, l'enfant docile sera attentif; et le savoir est toujours, tôt ou tard, le résultat de l'attention.

Il faut s'occuper en même temps de l'éducation et de l'instruction; et si nous les traitons ici sépa-

rément, nous n'oublierons pas qu'elles doivent toujours marcher de front et se prêter un mutuel appui. En effet, l'instruction est le complément de l'éducation : c'est l'éducation de l'esprit.

CHAPITRE III.

De l'Instruction.

L'instruction est utile à toutes les femmes de toutes les classes de la société, car elle garantit de la misère, préserve de l'ennui, et distrait du chagrin ; mais elle doit être appropriée, étendue ou restreinte aux besoins probables de chacune de ces classes : nous n'avons point à nous occuper ici de celles que la fortune paraît avoir favorisées ; bornons-nous à celles que la généreuse prévoyance de l'autorité, ou de quelques êtres vertueux, confie à nos soins.

Il n'y a dans ce monde que trois manières d'exister : *avoir, recevoir* ou *gagner*. Si la première est la plus agréable, elle est aussi la moins assurée : l'inconstance de la fortune et l'instabilité des positions sont tellement prouvées par les événements, qu'en parler serait superflu. La seconde paraîtrait peut-être commode à la paresse ; mais qu'elle est humiliante pour la vraie fierté, dangereuse pour la vertu, imprudente même pour l'ave-

nir! *Recevoir!* Et de qui? Où trouver un bienfaiteur assez délicat pour que le bienfait ne soit pas un fardeau, assez vertueux pour que le bienfait ne soit pas un écueil, assez immuable dans sa générosité, ou assez constamment favorisé du sort, pour que ce même bienfait ne soit point passager, et qu'il ne nous manque pas au moment où nous ne pourrions plus nous créer des ressources personnelles et suffisantes?

Ne compter que sur soi, gagner son existence, est donc à la fois et plus sûr et plus honorable; en donner le moyen aux enfants que nous sommes chargées d'instruire, c'est donc assurer leur bien-être dans cette vie, et peut-être leur salut éternel: car nous savons que l'ignorance conduit à la misère, et nous savons aussi où la misère peut conduire.

Les connaissances auxquelles est restreint l'enseignement mutuel doivent toutes être cultivées avec un soin égal; la réflexion et l'expérience ont choisi celles qui sont indispensables, et aucune d'elles n'est au-dessus des intelligences communes; car Dieu, dans sa prévoyante bonté, proportionne les facultés dont il doue ses créatures aux besoins qu'il leur donne, et rend praticable tout ce qui est nécessaire. Mettez donc tous vos soins

à ce que vos élèves sachent bien tout ce que vous leur enseignez; ne jugez aucune partie de leur instruction inutile; n'en jugez aucune suffisante, car vous ignorez dans laquelle une jeune personne trouvera le plus de ressource : il faut donc que ses connaissances soient assez variées pour qu'au besoin l'une supplée à l'autre, assez spéciales pour que chacune puisse lui suffire. Telle enfant se consacrera à l'enseignement, et tout ce qu'elle aura appris, même la grammaire, lui servira; telle sera placée dans le commerce, une belle écriture et de l'habileté pour le calcul y assureront ses succès; telle autre n'aura de ressource que dans la couture. Mettez donc tous vos soins à ce qu'elles sachent parfaitement tout ce qu'elles apprennent.

Le plus grand moyen de succès dans le travail, c'est l'amour du travail; il est difficile, mais il n'est pas impossible de l'inspirer aux enfants.

Quelques philosophes ont cru qu'on pouvait instruire sans contraindre; ils recommandent de n'imposer aucune gêne à l'enfant; ils veulent que les leçons soient interrompues à sa demande, et reprises seulement à sa prière. Qui de nous n'a pas essayé de mettre en pratique ces séduisantes théories? qui de nous n'a pas eu le chagrin de les voir échouer? Quelle est la mère, quelle est l'institu-

trice qui, après avoir attendu vainement, ne s'est pas vue obligée d'imposer comme un devoir la leçon qu'on ne réclamait pas comme un plaisir? Autant vaut commencer par où il faudrait finir. Selon nous, cette obligation est favorable au développement moral de l'enfant; il serait malheureux que l'on pût dépouiller le travail de son caractère de devoir, car c'est au devoir que doit être soumise l'existence d'un membre de la société et la vie entière d'un chrétien. Au reste le choix ne nous est pas permis, et la règle immuable à laquelle nous devons nous conformer a prononcé pour nous : la plus rigoureuse, la plus minutieuse exactitude, détermine l'emploi de tous nos moments; il faudra donc que vos élèves travaillent même quand elles auront envie de jouer; ce qui arrivera souvent. Eh bien, elles en prendront plutôt que d'autres l'habitude d'obéir à la nécessité qui se charge de maintenir l'égalité sur la terre, en soumettant à son joug toutes les créatures, quels que soient leur âge, leur sexe et leur rang.

Il y a des enfants dont le travail est difficile, dont les progrès sont lents et pour ainsi dire imperceptibles; ce sont ces progrès-là qu'il faut apercevoir et apprécier : ne dédaignez rien; ce qui vous paraît peu de chose a peut-être coûté de

grands efforts; peut-être l'enfant croit-il, peut-être même sent-il qu'il ne saurait aller plus loin; il est content de lui, il se fait une joie de votre contentement : quel serait son mécompte si votre approbation lui manquait! il ne tenterait plus rien, certain de ne pas réussir : vous le jetteriez dans le découragement, et sa paresse se ferait bien vite un prétexte de son impuissance.

Les leçons doivent être données aux mêmes heures, elles doivent avoir la même durée, rien n'en peut déranger l'ordre; mais tout a ses inconvénients. Si l'exactitude est un moyen de succès, la monotonie est, pour les enfants surtout, une cause d'ennui : tâchez donc de réveiller, de stimuler leur intérêt; demandez-leur souvent une application particulière pour tel exercice, et laissez entrevoir une récompense. Il faut avec les enfants prendre, pour ainsi dire, la vie par partie et en détail.

L'obligation d'être attentives toute une journée les effraierait; mais elles vous prêteront volontiers leur attention pour une heure, et en définitive beaucoup d'heures composent la vie.

Que vos explications soient claires! ne vous entêtez pas d'une définition : la paresse ou l'amour-propre d'un professeur l'empêche quelque-

fois de chercher une explication nouvelle; on trouve plus commode de répéter sans cesse la même phrase, et l'enfant ne vous comprend pas par cela seul qu'il ne vous avait pas compris. Mettez-vous au-dessus de cette faiblesse, cherchez jusqu'à ce que vous trouviez le moyen de vous faire entendre, ne vous lassez pas. Si vous n'aviez pas la patience d'enseigner, comment exigeriez-vous qu'une enfant eût la patience d'apprendre? Que votre persévérance lutte donc contre la paresse et contre la légèreté naturelles à l'enfance; et pour vous soutenir dans les dégoûts inséparables de l'enseignement, songez sans cesse à ce que deviendraient des jeunes filles qui ne sauraient rien; songez que chaque progrès que vous leur ferez faire les garantit de la misère, les éloigne peut-être du vice, et vous trouverez dans cette pensée une force de résolution qui triomphera de tous les obstacles.

CHAPITRE IV.

De l'Éducation.

Nous devons travailler à l'éducation de nos élèves dans tous les instants, et il n'en est aucun que nous puissions y consacrer spécialement ; il faut qu'elle trouve sa place au milieu de l'instruction, car il n'y a pas de temps assigné pour elle ; aussi doit-elle être plus en exemples qu'en préceptes : ne nous en plaignons pas, elle en sera plus efficace ; ce qu'on voit s'oublie moins que ce qu'on entend.

L'éducation des femmes a un but semblable dans toutes les classes de la société : ce but c'est d'enseigner à se guider soi-même. Nous voulons que toute jeune fille devienne bonne chrétienne, enfant respectueuse, femme sage, épouse fidèle, mère tendre sans faiblesse, ferme sans dureté ; ménagère, économe et prévoyante. Avec toutes ces vertus qu'il faut faire germer dans le cœur de vos élèves, il faudra chercher à en développer d'autres encore qui, bien que nécessaires à toutes les femmes,

le sont plus spécialement à celles que vous êtes appelées à diriger.

Livrées plus tôt à elles-mêmes, moins surveillées par des parents peu éclairés, exposées à des dangers dont sont tout naturellement préservées les jeunes personnes des classes élevées de la société, tout est écueil pour elles, même leur innocence, qu'il faut éclairer tout en la respectant; car on doit plutôt leur donner l'effroi et l'horreur du mal que leur en laisser ignorer l'existence. La plus austère probité doit leur être inspirée dès l'enfance; enfin la sobriété, la patience, l'amour du travail, la résignation, la modération dans les désirs, la simplicité dans les goûts : voilà ce qu'il faut obtenir d'elles; et pour accomplir une si grande tâche, pour parvenir à de si importants résultats, peu de moyens et peu de temps sont mis à votre disposition : c'est un motif pour ne pas perdre un seul instant, pour ne pas négliger un seul moyen.

Si vous voulez réussir, fondez votre système d'éducation sur la puissance de la religion, sur l'autorité de l'exemple, et sur les bonnes habitudes.

Si vous voulez rendre la religion aimable à vos enfants, rendez-la-leur utile : qu'ils vous voient mettre en pratique ses divins préceptes! que votre

indulgence, votre patience, votre exactitude, votre charité viennent évidemment de votre piété ! ils béniront alors une disposition qui assure leur bien-être, et ils adoreront le Dieu qui vous inspire des vertus dont ils profitent. Mettez en usage les principes de la religion chrétienne : si vous êtes catholiques, observez exactement les pratiques de votre religion ; mais respectez toutes les croyances : gardez-vous de l'intolérance, et ne mettez pas plus de bornes à la bonté de Dieu que vous n'en mettez à sa puissance. Employez tous vos soins à faire naître et à fortifier le sentiment religieux dans le cœur de vos élèves : vous n'avez que ce moyen qui soit assez puissant pour combattre leurs défauts, pour affermir leurs vertus naissantes.

Il est des dispositions qu'il faut, nous l'avons déjà dit, développer particulièrement pour chaque position de la vie, car il importe surtout de faire aimer à chacun la place que Dieu lui assigne ici bas ; c'est conduire à la vertu par le bonheur.

Aux riches il faut inspirer, s'il est possible, l'amour des pauvres et le désir de les soulager ; aux pauvres il faut donner la résignation à la pauvreté. Si une jeune fille trouve sa situation trop pénible, elle cherchera à en sortir ; et l'ambition a pour les femmes, et surtout pour les femmes sans fortune,

plus de dangers encore que pour les hommes. Si donc vous voulez conserver pures et vertueuses ces pauvres jeunes filles qui vous sont confiées, rendez-les indifférentes aux plaisirs que l'argent procure, fortes contre les tentations de la mollesse, satisfaites d'une existence frugale; songez que le goût, je ne dis pas du luxe, mais des plus simples aisances de la vie, peut être l'écueil de leur sagesse et de leur probité. Mais veillez à ce que votre conduite ne détruise pas l'autorité de vos discours, et ne donnez pas le spectacle de l'opulence, quand vous voulez faire supporter avec patience les privations qu'impose la pauvreté : soyez conséquentes avec vous-mêmes; et, par réflexion autant que par bonté, abstenez-vous de mettre sous les yeux de vos enfants les choses agréables qu'elles ne sont pas destinées à posséder. Que votre toilette ne puisse jamais exciter leur coquetterie! que les repas que vous prendrez devant elles n'excitent pas leur gourmandise! faites-vous pauvres, puisque vous vivez avec des pauvres. Il y a, même dans les meilleurs cœurs, une sorte de personnalité un peu barbare qui fait que l'on supporte mieux des privations que les autres partagent; et la révolte contre ceux qui sont plus heureux que nous est malheureusement dans le cœur humain. La gêne qui ne

frappe que nous paraît une injustice, et peut conduire au murmure : la gêne étendue sur d'autres semble une loi commune à laquelle il est moins dur de se soumettre.

Répétez souvent à vos enfants que Dieu, qui veille sur tout l'univers, regarde avec plus d'amour encore les pauvres que les riches : dites que ce Dieu de bonté, qui est aussi un Dieu de justice, récompensera dans le ciel, par des biens éternels et infinis, les privations qui auront été ici-bas supportées avec patience. Prouvez-leur par des exemples saints que les indigents sont les bien-aimés de Dieu. En effet, quand il veut donner un sauveur au monde, est-ce d'une reine qu'il le fait naître? Non ; c'est d'une jeune fille pauvre, laborieuse, vivant du travail de ses mains ; mais respectueuse pour ses parents, charitable pour les infortunés, soumise sans murmure à l'obscurité de sa condition ; sage, modeste, fuyant les regards des hommes, servant Dieu, et ignorant dans son humilité les vertus qu'elle pratique. Après l'avoir choisie et bénie entre toutes les femmes, Dieu la place-t-il dans un palais, sur un trône? lui donne-t-il des richesses, de beaux vêtements et des esclaves pour la servir? Non ; il la laisse dans la classe qu'il préfère à toutes ; il lui donne pour époux un sim-

ple charpentier; et Marie et Joseph continuent à travailler. Jésus vient au monde dans une étable; Jésus est élevé parmi tous les enfants des pauvres artisans; il ne se distingue que par sa douceur, sa piété, sa soumission pour ses parents, sa sagesse prématurée, et la régularité de sa vie. Tant qu'il est sur cette terre, il reste pauvre et travaille; il est méconnu, calomnié, méprisé; et de cette ignominie il passe à une gloire si éclatante, qu'il n'y a pas de termes assez magnifiques pour la peindre, et à une félicité si durable, que le mot éternité suffit à peine pour donner la mesure et la garantie de sa durée.

Tout ce qui vous entoure ici vous dit l'usage que vous devez faire du sentiment religieux. La croix où Dieu mourut pour nous est sous vos yeux, sa parole divine couvre ces murs; les lectures que vous ferez faire à vos élèves sont puisées aux sources saintes. Mais les enfants sont tout occupées d'apprendre à lire, et la leçon peut leur faire oublier le précepte. Rappelez-leur souvent la moralité de ce qu'elles ont lu, et faites-en l'application à leur position, à leurs défauts, à leurs vertus. Vous aurez fréquemment à réprimer la désobéissance, la curiosité, la présomption et la gourmandise : rappelez-leur que ces défauts causèrent la faute et la

punition d'Adam et d'Eve. Vous aurez peut-être à combattre la jalousie, la malveillance d'une sœur; faites-lui horreur des crimes que la jalousie fit commettre à Caïn et aux frères de Joseph. Montrez, par l'exemple de ce même Joseph, combien il est doux de pardonner et de faire du bien à qui nous fit du mal. Montrez, par l'exemple de Suzanne, que Dieu éprouve la vertu, mais qu'il ne l'abandonne pas, et que la vérité se découvre tôt ou tard. Vantez souvent la soumission d'Abraham aux volontés de Dieu, et l'obéissance d'Isaac aux volontés de son père. Racontez le dénûment d'Agar dans le désert, et comment Dieu veillait sur elle et sur son fils; parlez du dévoûment filial de Ruth, qui préfère la pauvreté avec sa mère à l'opulence qui l'en séparerait, et de la bonté de la Providence qui permit qu'elle fût récompensée dès cette vie. Parlez de la manne céleste qui, dans le désert, nourrit et soutient ceux qui ont confiance dans la parole de Dieu, et faites remarquer aussi que ceux qui ont douté ou murmuré ne sont point entrés dans la terre promise; c'est-à-dire que ceux qui murmureront sur cette terre d'épreuves n'iront pas dans le ciel.

Attachez-vous par tous les moyens possibles à ce que la pensée de Dieu, de sa bonté, de sa puissance, de sa sévérité, de sa protection, les occupe; et tâ-

chez que tous les événements de leur vie leur en soient une manifestation. Leur père était malade, il guérit : c'est Dieu qui le leur rend; leur frère obtient un emploi lucratif, leur sœur aînée épouse un honnête homme qui gagne de quoi la nourrir : c'est Dieu qui a donné cet emploi, qui a permis ce mariage; l'ouvrage manquait à la mère de famille, on en a trouvé : c'est la Providence qui lui fournit ainsi les moyens de faire subsister ses enfants; une personne charitable paie l'apprentissage d'une jeune fille, envoie du bois pour la provision de l'hiver : cela ne vous surprend pas, cette personne est pieuse, et les gens pieux secourent les pauvres, parce que Dieu les aime; enfin les progrès d'un enfant, sa réussite dans telle partie de son instruction, l'amélioration de son caractère : tout cela est dû à l'action de Dieu, qui donne à chacun selon ses besoins et selon son mérite. Ne craignez pas de prodiguer Dieu, en le faisant intervenir ainsi dans tous les détails de la vie : ce qui empêche qu'un enfant aime Dieu, c'est, dit-il, *qu'il ne le connaît pas*. Eh bien! faites qu'il le connaisse; faites qu'il l'aime, et il le craindra bien assez. Il faut montrer Dieu secourable et compatissant aux malheureux et aux faibles, qui ont besoin d'appui et de consolation. Faites enfin que vos enfants espèrent tou-

jours pour leurs parents et pour eux-mêmes la félicité des bons, et ils n'envieront ni la fortune des riches, ni l'apparente prospérité des méchants.

Vous pouvez tirer du catéchisme autant de secours que vous en tirerez de la Bible. Il n'y a pas un précepte religieux dont on ne puisse et dont on ne doive faire une règle de conduite et un fondement de morale. Expliquez la religion par la morale, et basez la morale sur la religion : toute sublime que soit l'une, toute utile que soit l'autre, si vous les séparez, elles perdront de leur force. La religion seule est peut-être trop élevée pour l'enfance ; la morale seule est trop faible pour résister aux passions. Appuyez-les l'une sur l'autre, et vous assurerez le triomphe de toutes les deux ; et par là vous fonderez la vertu, et par conséquent le bonheur de vos élèves.

Nous recommandons de baser l'éducation sur la religion ; mais nous ne nous dissimulons pas que vous rencontrerez quelquefois un obstacle là où vous devriez espérer un secours. Vous ne dirigez pas seule vos élèves ; elles ne vous sont confiées que quelques heures chaque jour, et ce qu'elles entendent dans la maison paternelle diffère bien souvent des conseils que vous leur donnez, et peut détruire tout l'effet de vos recommandations : cet

obstacle est grand, il faut tâcher de le surmonter. N'épargnez ni vos pas ni vos peines. C'est ici peut-être le plus important de vos devoirs : il faut donner à une enfant les principes religieux, qui peuvent seuls assurer sa félicité, et que l'impiété d'un père ou d'une mère pourrait détruire ; et cependant il ne faut pas porter atteinte au respect qu'elle doit conserver pour ses parents. Eh bien ! n'hésitez pas ; adressez-vous franchement à ces mêmes parents, n'entrez pas avec eux dans des discussions religieuses, ne cherchez pas à les convertir ; votre mission se borne à préserver leurs enfants : demandez-leur tout simplement s'ils désirent que leurs filles soient pour eux soumises et respectueuses, s'ils les veulent laborieuses, sobres, franches, honnêtes et sages ; tous vous diront que oui ; car si on méconnait quelquefois la sainteté de la religion, on n'en refuse jamais les bienfaits. « Eh bien ! direz-vous « alors, laissez-moi convaincre votre enfant que « Dieu récompense toutes ces vertus-là, et qu'il « punit les vices opposés ; je ne me mêle pas de vo- « tre manière de vivre, chacun vit comme il l'en- « tend : vous êtes honnêtes gens sans être religieux, « c'est une grande grâce que Dieu vous fait ; mais « êtes-vous bien sûrs qu'il la fera aussi à votre « fille ? Pour moi, je n'en crois rien : si elle ne craint

« pas Dieu, elle ne vous craindra guère; si elle ne « croit pas que Dieu voit tout ce qu'elle fait, et « qu'il la punira si elle fait mal, elle se cachera « pour mal faire : alors elle ne se corrigera pas, et « elle sera tout à son aise paresseuse, impertinente, gourmande, dépensière. Ne nous exposons pas inutilement à ce danger; je ne vous demande que de la prudence : ne détournez pas « votre fille de la pratique de ses devoirs religieux; « moi je lui expliquerai pourquoi vous ne paraissez pas les remplir comme nous exigeons qu'elle « les remplisse, et je ferai en sorte que vous n'ayez « qu'à vous louer d'elle. »

Et en effet, vous devrez mettre tous vos soins à ce que vos élèves ne jettent point sur la conduite de leurs parents un regard de blâme : le respect filial est, comme nous l'avons déjà dit, la première de toutes les vertus; et Dieu, qui commande d'honorer son père et sa mère, ne permet pas qu'on le juge.

« Mes enfants, direz-vous à celles-ci, il est des « devoirs pour toutes les positions; votre père et « votre mère travaillent pour vous nourrir et vous « vêtir, et *qui travaille prie*. Ils n'ont pas toujours « le temps d'aller à l'église, ils n'ont pas toujours « le moyen d'acheter du maigre; et puis votre père,

« qui se fatigue en travaillant, a besoin d'une nour-
« riture solide qui le soutienne ; mais ils n'en sont
« pas moins bons chrétiens pour cela : ils servent
« Dieu d'une autre manière. Eh bien ! ce qu'ils font
« pour vous, Dieu leur en tient compte, comme il
« vous tiendra compte, à vous, de tout ce que vous
« ferez pour eux. »

Je serais bien trompée si vous n'obteniez pas des parents ce que vous demanderez ainsi ; les hommes sont plutôt personnels que vicieux, et leur ôter l'intérêt qu'ils croient avoir à mal faire, c'est presque toujours les en détourner : on corrompt bien souvent pour ne pas avoir de censeurs. Que la piété de vos élèves soit donc douce et tolérante, qu'elle soit avantageuse à leurs parents, et ne leur soit jamais importune ! que cette piété tourne au profit de la famille ; qu'elle les rende patientes dans les afflictions, persévérantes dans le travail, résignées aux injustices, gaies au milieu des privations, soumises aux volontés paternelles ! Alors leurs parents, qui n'en souffriront pas, la respecteront. Nous insistons d'autant plus sur ce point, que ces jeunes filles s'uniront peut-être un jour à des hommes peu religieux, et que l'intolérance a souvent transformé l'indifférence religieuse en impiété. Une femme reproche à son mari de ne pas avoir de

religion; le mari, qui ne veut ni se convertir ni avouer qu'il manque au plus saint de tous les devoirs, blasphème contre une religion qu'il ne pratique pas, et nie l'existence d'un Dieu qu'il ne veut pas servir; il détruit les principes de sa femme pour qu'elle ne cherche pas à les lui imposer. Il faut donc que les femmes obtiennent en quelque sorte la permission de bien faire, et qu'elles n'exposent point leur foi dans des discussions dont elles sortent rarement victorieuses : elles ne doivent être missionnaires que par l'autorité de leur exemple et par l'attrait de leurs vertus.

CHAPITRE V.

Des relations qu'une maîtresse doit établir entre elle et les enfants qui lui sont confiées.

Aimer ses élèves, s'en faire aimer et estimer, voilà, nous l'avons déjà dit, deux conditions indispensables. Il faudrait y joindre la connaissance parfaite de leur caractère, et cette connaissance doit être votre principale étude; mais le temps seul peut vous la faire acquérir; et cependant il vous faudra agir dès les premiers jours, dès les premières heures; il faut soumettre à des règles fixes des enfants qui n'en ont encore suivi aucune; il faut exiger d'elles un travail dont elles n'ont point le goût, dont elles ne sentent point l'utilité. Il faut en obtenir une obéissance entière, à laquelle elles ne vous reconnaissent peut-être pas un droit bien acquis. Ne pourrait-on pas commencer par leur en faire sentir l'utilité et la justice? Ne serait-il pas loyal de leur expliquer leurs devoirs et pourquoi cela est devoir pour elles? N'oublions pas que ce qui révolte le plus un enfant, c'est l'arbitraire : ôtez

donc à votre autorité ce caractère qui la rendrait odieuse. Dans tous les cas, il vaut mieux prévenir que punir, et le meilleur mode d'éducation serait bien certainement celui qui éviterait le plus de fautes à un enfant. Faisons en quelque sorte notre marché avec lui : reconnaissons ses droits pour qu'il reconnaisse les nôtres; parlons-lui de nos devoirs pour qu'il tombe d'accord des siens. Prévenons-le de ce que nous exigerons de lui; faisons qu'il y consente, et qu'il sanctionne ainsi à l'avance la punition que nous lui infligerons s'il manque au traité. S'il ne s'agissait que de soumettre, rien ne serait plus facile : l'enfant commet une faute, vous prononcez un châtiment qu'il subit, et tout est dit. Oui, tout est dit, mais rien n'est fait, car il est question, non de punir, mais de corriger : il ne s'agit pas de l'obéissance matérielle, si je puis m'exprimer ainsi; il s'agit de la conviction morale. Vous aurez tout gagné si vous amenez votre élève à penser que votre sévérité était juste; vous n'aurez rien produit s'il reste insensible à vos remontrances : il ne faut pas confondre les larmes de l'humeur avec celles du repentir, et ce sont les dernières qu'il faut tâcher d'obtenir. Vous ne pouvez rien pour l'enfant sans son concours; mettez donc tous vos soins à l'obtenir : faites-lui sentir la rai-

son qui vous guide ; intéressez-le à son perfectionnement, et pour cela donnez-lui-en l'espoir dans des moments de satisfaction mutuelle ; tenez-lui compte de la moindre victoire qu'il aura remportée sur lui-même.

On commet assez ordinairement dans l'éducation une faute que nous vous signalerons pour que vous l'évitiez : on ne parle aux enfants que pour les gronder : s'ils sont bons, sages, dociles, attentifs, on les récompense, mais on ne leur dit rien ; on n'a des paroles que pour les réprimandes, on n'en a pas pour l'éloge : si bien que quand un enfant est appelé, son premier mouvement est l'effroi ; s'il pouvait fuir, il fuirait ; ne le pouvant, il se fait attendre, et vient le plus lentement possible : il sait ce qui l'attend. Il ne faudrait pas croire que cette crainte lui est inspirée par le souvenir d'une faute ; non : l'enfant a peur parce qu'on l'appelle, et qu'on ne l'appelle jamais que pour le gronder. Accoutumez-le, au contraire, à causer souvent avec vous ; entretenez-le de lui-même quand il n'a pas commis de fautes ; faites-lui apprécier les améliorations qui se font dans son caractère, montrez-lui-en une joie sincère ; faites-lui goûter la douceur de sa position, quand tout ce qui l'entoure est content de lui ; apprenez-lui qu'il est heureux, et pourquoi il l'est,

et qu'il l'est d'une félicité qu'il ne doit qu'à lui seul, et que personne ne peut lui ôter. Tâchez donc que vos entretiens soient des récompenses et non des punitions, et ils exciteront le désir au lieu d'exciter la crainte, reprenez l'enfant sérieusement, mais brièvement : réservez les longues causeries pour les instants où vous êtes satisfaite : tâchez d'en venir à ce point où votre silence sera un châtiment.

Ne paraissez jamais désespérer de la conversion d'une élève : si elle a commis une faute grave et que vous seule en ayez connaissance, gardez-lui-en le secret; faites rougir l'enfant à ses propres yeux, mais tâchez qu'elle n'ait pas à rougir devant les autres, ce n'est pas son amour-propre que vous ménagerez par cette précaution, c'est sa moralité. Gardez qu'elle se familiarise jamais avec la honte, elle s'y accoutumerait, et tout serait perdu; car si une faute grave et dévoilée ne lui faisait perdre ni l'estime ni l'amitié de ses compagnes, elle croirait facilement que cette faute n'est pas aussi répréhensible que vous la lui aviez représentée; si, au contraire, cette élève se sent déconsidérée au milieu des autres, n'en attendez plus rien ; méprisée, elle deviendra incurablement méprisable : ne la placez donc pas entre le danger de l'indulgence et celui de la réprobation. Il est certains défauts dont la révélation

serait un scandale; le secret doit en rester entre une maîtresse prudente et un enfant honteux; tant que le secret existe, un mot, un regard, peut servir d'avertissement et de préservatif; mais si ce secret se découvre, n'hésitez pas alors; rendez à sa famille une enfant qui pourrait corrompre les autres. Que toutes sachent pourquoi leur compagne est chassée; car lorsque la faute est publique, la punition doit l'être aussi : elle deviendra pour les autres une terrible mais utile leçon, et l'intérêt général doit l'emporter sur l'intérêt particulier.

Pour éviter l'emploi fréquent de la sévérité, il faut faire de la fermeté un usage habituel, et la tempérer par la douceur des manières; être sobre de châtiments, ne punir que pour améliorer, jamais par humeur, encore moins par vengeance, et veiller surtout à ce que les punitions soient bien proportionnées aux fautes; car l'enfant se rend à lui-même la justice qu'on lui refuse. Si vous vous êtes trompée sur la gravité de sa faute, s'il se sent trop puni, son repentir sera pour ainsi dire absorbé par la pitié qu'il aura de lui-même; il oubliera qu'il est coupable en sentant qu'il est victime, et votre but sera manqué; vous ne l'atteindrez qu'en mettant la raison de l'enfant du parti de votre sévérité.

Une maîtresse doit savoir tout ce qui se passe dans sa classe, mais elle doit le savoir par elle-même : les rapports, qui sont toujours des dénonciations, et qui sont souvent des mensonges, doivent être repoussés par elle. Ouvrir son oreille aux propos et son cœur à la défiance, c'est se condamner à un malheur de tous les instants, et s'exposer à être souvent injuste. Encourager la délation, ce serait corrompre au lieu d'élever.

Pour bien diriger les enfants, pour parvenir au but que vous ne devez cesser de vous proposer, qui est de les conduire au bonheur par l'amélioration, il est indispensable de les bien connaître. Les défauts sont des maladies morales, et là, comme dans les maladies du corps, ce qui serait remède pour l'une, serait poison pour l'autre. Votre premier soin doit donc être d'étudier le caractère de vos élèves, et pour cela, il faut leur inspirer de la confiance ; il faut qu'elles se sentent à l'aise avec vous et qu'elles se montrent telles qu'elles sont. Ce qui vous importe, c'est de les connaître : un défaut montré vaut mieux qu'une qualité feinte ; car le pire de tous les vices, c'est l'hypocrisie.

Quoique les règles générales soient invariables, on peut et on doit les employer selon les besoins particuliers ; il est donc indispensable de savoir sur

quels caractères vous agirez. Il est telle qualité qu'il faut exciter chez l'une et calmer chez l'autre; il est tel défaut qu'on peut quelquefois tolérer et qu'on doit plus souvent combattre; enfin il est telle qualité qui peut devenir un défaut. La douceur peut dégénérer en faiblesse, la fermeté en entêtement, la confiance en crédulité, l'émulation en jalousie, la franchise en brusquerie. Chaque vertu doit être contenue dans de justes bornes, qui lui conservent seules son caractère de vertu. Notre sensibilité fait le bonheur de ce qui nous entoure, quand elle est réglée par la raison; elle devient, dans son excès, dangereuse pour nous, si elle tourne en exaltation; importune aux autres, si elle dégénère en susceptibilité. L'économie sera la vertu la plus utile, tant qu'elle ne deviendra pas le vice le plus méprisable; la générosité, ce noble mouvement d'un bon cœur, peut avoir son inconvénient; il n'est permis de l'exercer qu'à ses propres dépens : une enfant n'a rien qui lui appartienne; en se dépouillant pour une compagne, pour un malheureux, elle doublera les privations que s'imposent ses parents, car il faudra remplacer ce qu'elle aura donné. On doit donc veiller, et veiller sans cesse sur toutes les dispositions, sur toutes les actions d'une jeune fille; aucune n'est indifférente.

Une attention continuelle, un examen approfondi, pourront seuls vous faire discerner le point où vous devez tâcher d'amener votre élève. Un défaut renferme quelquefois le germe d'une qualité; prenez bien garde, en déracinant l'un, de déraciner l'autre : dégagez avec précaution le fruit de l'enveloppe grossière qui le couvre et vous le dérobe. Une jeune fille est trop confiante, trop communicative; montrez-lui les inconvénients de l'indiscrétion; tâchez de la rendre prudente, mais évitez de la rendre dissimulée. Enfin, prenez pour règle qu'il faut en tout éviter l'excès, mais qu'il ne faut guère combattre que l'excès; car souvent il fait seul la différence entre une qualité et un défaut.

Il est deux sentiments que, faute d'un examen bien approfondi, on confond quelquefois, et qu'il est d'une extrême importance de distinguer : c'est l'orgueil et la fierté. L'orgueil est notre plus grand ennemi, puisque, par la bonne opinion qu'il nous donne de nous-mêmes, il met un obstacle à notre amélioration. Il nous rend insupportables aux autres, parce qu'il froisse à tout instant la même disposition que nous pourrions rencontrer en eux; il forme un contre-sens ridicule avec une condition obscure et souvent dépendante; il est surtout dangereux pour les femmes par l'empire qu'il

donne sur elles à qui sait les flatter ; enfin il est en opposition manifeste avec l'humilité chrétienne, à laquelle nous devons les rappeler incessamment. Combattez-le donc, mettez tous vos soins à le détruire; mais respectez la fierté, cherchez même à la faire naître : la fierté et le travail sont, avec les sentiments religieux, les meilleurs gardiens de la vertu chez les femmes.

CHAPITRE VI.

Des défauts et des fautes.

Il nous semble qu'il y a aussi une importante distinction à faire entre les défauts et les fautes : on doit être sévère pour les premiers et indulgent pour les secondes. Un retour sur soi-même prouve que cette indulgence n'est que de la justice. Qu'est-ce qu'un défaut? Une mauvaise disposition qui nous domine constamment. Quest-ce qu'une faute? Une mauvaise disposition à laquelle nous cédons par faiblesse, par légèreté, enfin parce que nous sommes sous l'empire d'une impression momentanée qui nous surprend pour ainsi dire au dépourvu, et que nous ne savons pas combattre. Une personne habituellement douce peut se livrer à un mouvement d'impatience; une personne ordinairement prudente peut commettre une légèreté; une autre, constamment attentive, se laissera aller à une distraction : il ne faudrait pas punir cette distraction, cette légèreté, cette impatience, aussi sévèrement que vous puniriez l'enfant impatient, léger ou inat-

tentif. La faute est un fait isolé : le défaut est la répétition fréquente de ce fait. Pour le défaut, il faut montrer du chagrin ; pour la faute, de la surprise: pour le défaut, il faut punir ; pour la faute, il faut simplement avertir. Et puis, il est des fautes légères sur lesquelles il faut savoir fermer les yeux. L'enfant que l'on regarde toujours est souvent pris en faute, et des réprimandes continuelles finiraient par l'aigrir et par le déconsidérer. Il faut au contraire paraître attendre beaucoup d'une jeune fille : c'est le moyen d'en obtenir un peu. Il est telle qualité que l'on parviendra à faire naître chez elle en paraissant croire qu'elle la possède. Les vertus ne s'inspirent pas ainsi ; mais le caractère peut se modifier. Vantez l'obligeance, la prévenance, l'exactitude d'une de vos élèves ; demandez-lui, pour vous et pour d'autres, quelques légers services ; chargez-la de quelques soins, et vous la rendrez ce que vous lui aurez persuadé qu'elle était. L'éloge est un grain qui germe et produit souvent.

Tâchez surtout d'ôter à votre domination tout caractère de personnalité : cherchez à corriger chez les enfants, non les défauts dont vous souffrez, mais ceux qui les feraient souffrir un jour ; c'est le moyen de les convaincre que leur intérêt vous guide

et non le vôtre. Ainsi le bruit doit être interdit dans la classe, non parce qu'il vous distrait et vous fatigue, mais parce qu'il nuit aux leçons, et par conséquent aux progrès. Enfin vous dédaignerez de punir des torts qui vous seraient purement relatifs, car l'enfant croirait que vous vous vengez. Quelles que soient vos occupations, laissez-vous distraire par l'élève qui voudrait vous demander un conseil, vous confier un chagrin, vous parler des intérêts, de ses parents, ou vous adresser une question. Félicitez-vous même de cette disposition; entretenez-la, quelque importune qu'elle vous puisse être, car elle vous donne un grand moyen d'action sur vos enfants: leur instruction se fait sur les bancs, mais leur éducation se fait surtout à l'estrade.

Avec les enfants, il faut être préparé à toutes sortes de questions, et il ne faut jamais les tromper. La vérité peut et doit toujours être dite, même dans les occasions les plus délicates : songez que si l'oisiveté est la mère de tous les vices, l'erreur est la mère de toutes les fautes; d'ailleurs, que gagneriez-vous à vous taire? L'enfant que vous renvoyez sans réponse adressera à d'autres la question à laquelle vous n'avez pas répondu, car la curiosité n'est éteinte que quand elle est satis-

faite. Êtes-vous sûre que chacun imitera votre silence, ou croyez-vous qu'une autre répondra mieux que vous ne l'auriez fait? Souvent même la question que vous adresse un enfant est une épreuve à laquelle il soumet votre franchise; il demande ce qu'il sait, et s'il s'aperçoit que vous l'avez trompé, tout est perdu, car vous aurez perdu sa confiance par laquelle seule vous pouviez le diriger.

Pour les questions auxquelles il est réellement impossible de répondre, dites tout humblement : *je ne sais pas*. Quand on refuse d'instruire un enfant sous le prétexte qu'il n'est pas en état de vous comprendre, on commet deux fautes à la fois : on excite sa curiosité et on blesse son amour-propre. Avouez tout bonnement votre ignorance, et comme il a la conscience de son infériorité, votre impuissance à comprendre un mystère lui fera croire à la sienne. Dites-lui donc : « Je ne sais pas, je ne comprends « pas, et personne ne sait ni ne comprend ce que « vous demandez là. Adressez-vous à votre père, à « votre mère : personne ne vous répondra, car c'est « le secret de Dieu ; mais ne vous tourmentez pas ; il « nous est utile de croire à ce mystère, et il ne nous « est pas utile de le comprendre. » Puis, vous ajouterez avec vérité : « Il y a tant de choses qui « sont au-dessus de notre intelligence et dont pour-

« tant nous ne pouvons douter !.... » Au reste, on trouvera, je crois, dans les enfants peu de disposition à l'incrédulité religieuse ; l'idée d'un Dieu est tout à la fois si naturelle, si rassurante et si consolante, qu'elle est empreinte chez tous les êtres, vrais, faibles et malheureux.

Gardez-vous, non pas des préférences, car une préférence méritée n'est autre chose qu'une justice rendue à un enfant aimable et vertueux ; mais gardez-vous des prédilections capricieuses, et plus encore des antipathies, qui seraient impardonnables. Si une enfant, pour laquelle votre affection sera connue, commet une faute, que votre amitié ne lui soit pas un refuge : punissez-la sans pitié pour vous-même ; votre impartialité redoublera l'estime de vos élèves et empêchera les enfants qui se sentiraient plus particulièrement aimées de vous de compter sur l'impunité. Accordez votre attachement aux qualités plutôt qu'aux agréments ; qu'il soit la récompense d'une conduite exemplaire ; et vos élèves sanctionneront elles-mêmes cette préférence qui deviendra, non une cause de jalousie, mais un motif de noble émulation. Encouragez les timides, faites-vous la protectrice des plus faibles et surtout des plus pauvres. Si vous avez une élève difforme, repoussante, soyez plus indulgente pour

elle que pour les autres : ce sera tout à la fois un acte et une leçon de bonté et de charité. Les enfants disgraciées physiquement sont, dit-on, d'un caractère acariâtre : je le crois bien ; on les repousse, on les humilie ; leurs compagnes s'éloignent d'elles dans leurs jeux, et dans le travail on évite, s'il est possible, la place qui en rapprocherait. Affligée, rebutée sans cesse, l'enfant se retire en elle-même, son caractère s'aigrit, ses moyens se paralysent, et on la punit bien souvent des défauts qu'on lui a donnés. Tâchez de la dédommager, appliquez-vous à découvrir quelque chose de bon en elle, faites-la valoir, distinguez-la, appelez-la de préférence auprès de vous. Usez-en de même avec les enfants timides ou dépourvues de moyens : encouragez-les, apprenez-leur qu'elles sont capables de quelque chose.

Récompensez le succès, parce qu'il faut être juste ; mais tenez-en compte à proportion des efforts qu'il aura coûtés : sachez distinguer si le manque de progrès tient au manque de moyens ou au manque de travail, et si les succès, au contraire, sont dus aux dispositions naturelles ou à l'application. L'enfant qui réussit trop facilement devient presque toujours inattentif ou orgueilleux. Ranimez son attention, ou diminuez son orgueil, en lui

rendant le succès difficile, ou bien en lui préparant des revers; il croit savoir; eh bien! placez-le dans une classe trop forte pour lui; s'il y échoue, il aura reçu une utile leçon de modestie; s'il s'y soutient, vous lui aurez fait faire un grand pas, et son instruction profitera de ce qui n'aura pas tourné au profit de son amélioration. Avec l'enfant qui a plus de bonne volonté que de moyens, ou plus de paresse que d'amour-propre, suivez la marche opposée: rendez-lui le succès facile, en le laissant un peu plus longtemps dans la classe où il réussit: ne l'en faites changer que quand vous serez à peu près certaine qu'il réussira dans celle où vous devez le faire monter. Avec celui-là un revers amènerait d'autres revers, tandis qu'une première victoire remportée en fera remporter d'autres; il prendra confiance en lui-même, et le grand, je dirais presque l'unique but de l'éducation, c'est de donner à chacun ce qui lui manque, et de le lui donner dans la mesure nécessaire.

Ne négligez aucune de vos élèves: non seulement vous leur devez à toutes la même instruction et les mêmes soins, mais vous leur devez la même attention. Il est des enfants médiocres, des caractères effacés, qui restent inaperçus dans la foule, et ne donnent que bien rarement l'occasion de

s'occuper d'eux. Eh bien ! cette occasion, il faut la chercher, la faire naître, et la saisir. L'oubli blesse certains enfants plus encore que les réprimandes.

Entretenez autant que vous le pourrez l'union entre vos élèves : qu'elles s'aident, qu'elles se consolent, qu'elles se secourent mutuellement ! Mais combattez l'engouement, car il prépare à l'inconstance : on s'était aimé sans fondement, on se détache sans cause réelle, et l'on s'habitue ainsi à changer, ce qui est souvent un tort, ce qui est presque toujours un malheur. Enfin entravez autant que vous le pourrez les amitiés intimes : l'amitié n'est pas un sentiment qui soit à la portée de l'enfance ; pour qu'il soit durable et profitable, il faudrait qu'il eût l'estime pour cause, et la vertu pour but. *Unis pour devenir meilleurs* : telle devrait être la devise des amis : malheureusement les enfants sont plutôt attirés les uns vers les autres par la conformité de leurs défauts, que par celle de leurs bonnes qualités.

Au milieu d'une nombreuse réunion de jeunes filles, il en est toujours quelques unes qui exercent sur leurs compagnes une certaine influence : agissez sur celles-là autant que vous le pourrez, elles vous aideront à agir sur les autres ; tous les moyens hon-

nêtes doivent être employés pour opérer le bien.

L'éducation la plus parfaite serait bien certainement celle où l'on n'aurait recours ni aux châtiments, ni aux récompenses; où la punition de la faute serait dans le chagrin de l'avoir commise, où la récompense d'une bonne conduite serait dans le sentiment intime et délicieux d'avoir bien fait; mais les enfants ne sont pas ainsi : il faut les prendre tels qu'ils sont, et tâcher seulement qu'ils en viennent un jour à ce point de perfection où peu d'hommes sont parvenus : ne rien faire par intérêt, n'avoir pour guide que sa conscience, pour but que son perfectionnement, pour espérance que la justice divine.

En attendant ces heureux résultats, il vous faudra punir et récompenser; tâchez seulement de le faire avec discernement, sans humilier et sans enorgueillir; tâchez qu'une faute amène toujours un chagrin; tâchez qu'une action honnête amène toujours une satisfaction.

Fénelon dit aux instituteurs : *Ne reprenez jamais un enfant ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre.* Suivez ce conseil autant que vous le pourrez. Si vous grondez dans votre premier mouvement, l'enfant verra de l'humeur dans la réprimande : si vous le reprenez dans son premier

mouvement à lui, il ne sera pas en état de profiter de vos leçons, il ne les entendra même pas; car toutes ses passions seront en jeu et parleront plus haut que vous : sachez attendre un peu, mais pas trop; assez pour qu'il se calme, pas assez pour qu'il oublie : épiez le moment où la lassitude d'avoir mal fait commencera à se faire sentir; son cœur sera prêt alors à s'ouvrir au repentir.

Il y a deux genres de fautes : celles relatives à l'ordre établi dans la classe, et celles qui sont en quelque sorte personnelles à l'enfant qui les commet : il doit donc y avoir deux modes de réprimande. Une élève fait du bruit pendant une leçon, elle distrait ses compagnes, tourmente sa voisine, désobéit à sa monitrice; la maîtresse s'en aperçoit, elle reprend l'enfant à haute voix pour que tout le monde entende la réprimande et s'en fasse un avertissement. Elle la reprend sur le champ, parce que, dans ce cas, la faute doit être signalée aussitôt que commise; elle la reprend sévèrement, parce que cette même faute portait préjudice aux autres élèves en les troublant dans leur travail, et en leur donnant un mauvais exemple : d'ailleurs, pour être entendue de toutes les parties de la classe, il faut parler haut, et ce ton élevé est par cela seul un ton sévère,

Une jeune fille se sera laissée aller à un mouvement d'orgueil ou de jalousie, elle aura dit du mal d'une de ses compagnes, elle se sera plainte de ses parents, elle leur aura désobéi, elle aura maltraité sa petite sœur, manqué de charité dans ses propos, de décence dans sa tenue, de probité dans sa conduite : la maîtresse la prend à part, lui fait sentir toute l'étendue de sa faute, le tort qu'elle fait aux autres et à elle-même, lui apprend à quel danger elle s'expose, lui rappelle à quel devoir elle a manqué, à quel principe religieux elle s'est montrée infidèle : plus la faute sera grave, plus elle s'entourera de précautions pour que leur entretien ne soit pas entendu ; car, lui dira-t-elle, « Vous ne trouverez en personne l'indulgence que « vous trouvez en moi. » Dans cet entretien, ce n'est plus la maîtresse qui se montre, c'est un guide éclairé, c'est une mère affligée ; elle doit causer plus que gronder, elle ne doit pas songer à punir, mais à convaincre. De telles conversations établiront entre les élèves et la maîtresse des relations secrètes dont celle-ci pourra tirer un immense parti.

S'il faut punir la mauvaise conduite, il faut récompenser la bonne ; car, éloigner du mal par la peine qu'il cause, et attirer au bien par le bonheur

qu'il donne, est le moyen le plus efficace que nous ayons trouvé jusqu'à présent. Mais les enfants ont peu de patience ; quand ils sentent qu'ils ont mérité une récompense et qu'ils ne la reçoivent pas, ils sont tentés de murmurer. Tâchons donc, autant que possible, de les satisfaire sur ce point ; et cependant n'oublions pas qu'il faut les préparer à attendre avec résignation tel événement heureux et mérité qui peut-être n'arrivera pas. Nous chercherons d'abord à découvrir, dans leurs imperfections, la cause de ce désappointement : leurs efforts n'auront peut-être pas été assez constants, leur travail assez assidu, leur repentir assez profond, leurs prières assez ferventes ; et voilà pourquoi, dirons-nous, leurs vœux ne sont pas exaucés. En se basant sur l'imperfection humaine, on ne risque guère de se tromper. Il faut faire plus, il faut habituer vos jeunes élèves à tout espérer de Dieu sans en rien exiger, il faut les convaincre que tout ce qu'elles ne recevront pas ici-bas leur sera mis en réserve et donné libéralement dans une autre vie. Nous tenons, pourrez-vous leur dire, notre parole dans ce monde, nous qui devons mourir ; mais Dieu, qui est éternel, n'a pas besoin de se presser ; il nous fait attendre longtemps, souvent même il ne nous envoie pas ce que nous attendions

de sa justice : eh bien ! il faut l'en remercier ; car ce qu'il nous donnerait sur cette terre ne durerait pas, et ce qu'il nous donnera dans le ciel durera éternellement comme lui, éternellement comme notre ame. Si donc nous étions raisonnables, nous nous contenterions de servir Dieu sans lui demander de salaire, car il sait bien ce qui nous est bon et quand cela nous sera bon. C'est ainsi qu'on doit tâcher de rappeler sans cesse à l'enfant la pensée de Dieu ; c'est ainsi qu'on doit entretenir en lui le sentiment de l'espérance sans altérer celui de la résignation. Il y a trois pensées qui doivent toujours être présentes à une intelligence éclairée, à un cœur droit et religieux : *Je le dois*, *il le faut*, *Dieu le veut*. Rendez-les familières à vos élèves, et votre tâche sera remplie ; car elles supporteront patiemment les maux de cette courte vie, et elles espéreront avec confiance les biens d'une vie éternelle.

DEUXIÈME PARTIE.

DES DISPOSITIONS QU'IL EST LE PLUS UTILE DE DÉVELOPPER CHEZ LES JEUNES FILLES.

Après avoir présenté quelques conseils, bien incomplets sans doute, aux personnes qui se consacrent à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse, nous allons indiquer quelles sont les dispositions qu'il nous paraît le plus utile de développer chez les jeunes filles : ce sera signaler les défauts que nous croyons le plus nécessaire de combatre.

CHAPITRE VII.

L'amour du travail.

Le travail est une des conditions de notre existence ; il est agréable dans toutes les positions de la vie, il est indispensable dans quelques-unes : le travail seul peut éloigner la misère, lui seul peut peut-être garantir la vertu. Puisque le travail est

imposé plus particulièrement aux enfants que vous serez appelées à diriger, vous devrez faire tous vos efforts pour le leur faire aimer : on ne fait pas bien ce que l'on fait avec dégoût.

Plusieurs causes se réunissent pour rendre le travail désagréable aux enfants. Ils n'en sentent pas l'utilité, parce que le leur n'a pas d'effet assez immédiat ; ils croient y être seuls soumis ; enfin, le travail est la cause de tous leurs chagrins ; car on les gronde, on les punit quand ils n'ont pas bien, ou assez travaillé. Tâchons de détruire la cause de leur répugnance, et peut-être réussirons-nous à diminuer cette répugnance.

Rappelez à l'enfant qui est tenté de murmurer de cette obligation, que son père est sorti de grand matin pour se rendre à des occupations régulières et forcées ; que sa mère travaille aussi, et souvent d'une manière ennuyeuse et pénible. Faites-lui remarquer que l'on n'appelle au travail que les êtres doués de quelques facultés et déjà d'un peu de raison. « Tout être qui travaille, leur direz-vous, « a des droits à l'estime ; voyez votre petite sœur, « on n'exige rien d'elle, ce n'est qu'une enfant en- « core incapable ; aussi je retarde son admission « dans cette classe, elle n'est pas encore en état de « travailler. » Puis vous ferez remarquer, en pas-

sant, que Dieu n'a pas donné à tous la capacité nécessaire pour apprendre : il y a les imbéciles, il y a les infirmes que Dieu confie à la bonté de leurs familles. De ceux-là on n'exige, on n'attend rien. Soyez bien sûres que vos enfans ne se soucieront pas d'être rangées dans une de ces deux classes, et il n'est pas défendu de s'appuyer un peu sur l'amour-propre, surtout si nous pouvons le tourner en utilité pour nos semblables, en reconnaissance envers Dieu. Persuadez-leur bien que le travail n'est pas le partage seulement des pauvres, rappelez-leur que Dieu nous en a donné l'exemple en créant ce monde, à la conservation duquel il veille incessamment ; dites-leur qu'un roi y est assujetti plus que tout autre homme, et prouvez-le en leur apprenant que l'histoire flétrit du nom de fainéants ceux qui ont voulu se soustraire à cette obligation. Quand quelque personne riche viendra visiter l'établissement, dites que c'est un travail assidu qui l'a fait parvenir à cette position que vos enfants envieront sans doute, et, sans exciter leur ambition, laissez cependant entrevoir qu'au fait, le travail peut conduire à tout, et qu'il plaît quelquefois à Dieu de le récompenser par la richesse. Enfin, sans parler de vous, donnez à vos élèves l'exemple du travail, non seulement en travaillant devant elles ,

mais en ne paraissant jamais ni fatiguée ni ennuyée de vos occupations. Qu'elles vous voient les quitter à regret et les reprendre avec satisfaction ; que les distractions forcées qui vous viendront du dehors paraissent vous être, et vous soient en effet, un dérangement et non un plaisir. Dans cette circonstance comme dans toutes les autres, votre exemple sera plus efficace que vos paroles, à condition toutefois que cet exemple sera silencieux ; car il faut bien se garder de faire remarquer ce que l'on fait. Ce moyen, ainsi employé, sera puissant : ce sera une leçon continuelle dont l'enfant profitera d'autant plus qu'il ne vous supposera pas l'intention de la lui donner. Sous ce rapport comme sous tous les autres, si vous voulez que vos enfants soient satisfaites de leur état d'élèves, soyez satisfaite de votre état de maîtresse.

Montrez une sincère estime pour les personnes laborieuses ; attribuez à la paresse une grande partie des fautes et des malheurs qui viendont à la connaissance de vos enfants : vous ne risquerez guère de vous tromper. Appuyez-vous sur l'Écriture, qui a dit : *Aide-toi, le ciel t'aidera.* L'invitation au travail et la promesse de le récompenser sont positivement exprimées par ces paroles, qu'il sera bon de rappeler souvent à l'enfant ; mais il

faut l'aider aussi : c'est à vous que le ciel confie le soin de lui aplanir les obstacles. Mêlez-vous le plus possible aux travaux de vos élèves; prenez-y un véritable intérêt; réjouissez-vous quand elles réussissent. Ne vous découragez pas, ne vous impatientez pas de la lenteur de leur progrès; votre persévérance finira par en obtenir.

Mais ne répétez pas à une enfant que c'est pour elle seule qu'elle travaille, et qu'elle seule recueillera les fruits de son application : laissez-lui le mérite de travailler pour obéir à ses parents, pour pouvoir les soulager un jour, pour vous prouver, à vous, son affection et sa reconnaissance. Enfin, acoutumez-la à faire plus pour les autres que pour elle : en l'habituant à rapporter tout à son utilité, vous lui donneriez la première leçon d'égoïsme, de cet égoïsme qui dessèche le cœur, et qui nous rend infidèles à notre vraie destination, puisque Dieu nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes.

Tâchez donc que vos élèves aient les autres plus qu'elles-mêmes pour but dans toutes leurs actions. Ne vous appuyez pas sur l'intérêt personnel; vous exposeriez la moralité de vos enfants, qui pourraient bien un jour entendre leurs intérêts aux dépens d'autrui. Nous savons qu'il est bien diffi-

cile, et qu'il ne serait peut-être pas désirable, de détruire entièrement ce sentiment personnel; mais il faut tâcher de l'épurer en le faisant tourner au profit des autres. Persuadez bien à vos enfants que l'action la plus honnête est en même temps la plus utile, puisqu'elle sera récompensée dans ce monde par la satisfaction de la conscience, et par l'estime des gens de bien; dans une meilleure vie, par la possession de biens infinis et éternels. Prouvez-leur que notre intérêt personnel bien entendu n'est autre chose que la vertu, puisqu'on ne saurait faire du bien aux autres sans s'en faire à soi-même, et qu'on ne saurait leur faire du mal sans se nuire bien plus encore qu'on ne leur nuirait.

CHAPITRE VIII.

Du respect filial et du respect pour la vieillesse.

La supériorité que l'éducation et l'instruction donnent à des enfants sur des parents qui sont privés de ces avantages, ne doit en rien diminuer le respect filial : les bienfaits de l'instruction seraient trop achetés, s'il fallait les payer par le sacrifice d'une vertu, et le but de l'éducation serait entièrement manqué, si les personnes qui en ont reçu n'étaient pas plus que les autres disposées à remplir leurs devoirs. Au reste, les parents auront toujours sur leurs enfants une immense supériorité : c'est celle de l'expérience. Persuadez bien à vos élèves que la jeune fille la plus instruite en sait moins que la femme âgée la plus ignorante : les choses les plus utiles à savoir ne sont pas celles qui s'enseignent, et la science de la vie ne s'acquiert qu'en vivant.

Le respect filial doit conduire au respect pour la vieillesse, à ce sentiment qui est empreint dans

tous les bons cœurs, dans tous les esprits justes et prévoyants. L'homme qui a fourni une longue carrière a beaucoup travaillé, et le travail, nous l'avons déjà dit, a droit à notre estime; il a dû rendre beaucoup de services, et le bien qui a été fait à l'espèce humaine engage à la gratitude tous les membres de la société; on ne parvient pas à la vieillesse sans avoir souffert, et le malheur donne des droits, non seulement à la compassion, mais encore au respect. Enfin, un vieillard touche au terme de sa carrière, embellissons ce qui lui reste d'espace à parcourir; aidons-le, car dans sa force il a sans doute aidé les autres; aidons-le, car dans sa faiblesse il est plus malheureux que l'enfant : l'enfant a le pressentiment de l'avenir, le vieillard n'a que le regret du passé; enfin, aidons-le, si nous voulons mériter qu'un plus jeune nous aide aux jours de notre caducité. Respectons en lui ce que nous serons peut-être un jour; gardons-nous de l'affliger, la mort nous laisserait-elle le temps de réparer? Gagnons, au contraire, par notre respect et notre dévoûment, son intercession auprès de Dieu, devant qui il va bientôt paraître. Si Dieu ne nous a pas, dans ses commandements, fait du respect pour la vieillesse une obligation spéciale, c'est qu'il l'a réuni dans nos cœurs au sentiment

filial. Un vieillard devrait être respecté de tous les enfants; chacun d'eux devrait honorer en lui le père qu'il a perdu, ou le père qu'il craint de perdre.

Le respect pour les supérieurs doit aussi être inspiré à l'enfant, ce sentiment est indispensable à son bonheur et à sa moralité : il garantit, il ennoblit la soumission. Respecter celui auquel on obéit, c'est le seul moyen de conserver sa dignité en obéissant; la pire condition de l'esclavage, ce n'est pas de se soumettre, c'est de se soumettre à une autorité que l'on ne respecte pas. Si vous enracinez ce sentiment dans le cœur de vos élèves, vous aurez contribué au maintien de l'ordre, conservateur de toute société; vous aurez assuré l'union des familles en garantissant à chacun de ses membres le pouvoir qu'il doit y exercer; vous aurez formé les filles à l'obéissance et les épouses à la soumission : enfin vous aurez fait un bien immense aux jeunes personnes qui vous sont confiées; car l'habitude de respecter ses supérieurs en donnera le besoin; et de ce besoin naîtra, pour les bons esprits, le choix dans les obligations contractées. L'intérêt n'en décidera pas exclusivement; tel avantage pécuniaire sera refusé, parce qu'il mettrait dans la dépendance d'un supérieur que l'on n'estimerait pas; telle situation plus modeste sera préférée, parce qu'elle mettra en rap-

part avec des êtres vertueux. On ne regardera pas seulement au prix que l'on retirera de ses services, on regardera aussi, et surtout, à la nature des services qui pourraient être demandés.

CHAPITRE IX.

La bienfaisance.

Cherchez à disposer vos élèves à l'exercice de cette vertu vraiment céleste : en permettant à l'homme de faire du bien à son semblable, Dieu a partagé avec lui le plus divin de ses attributs, et il n'a exclu aucune classe, aucun individu, de cette délicieuse coopération.

Mais, dira-t-on, comment donner quand on n'a rien? Hélas! on trouve toujours ici-bas plus misérable et plus malheureux que soi. M. de Gérando nous dit, dans son *Visiteur du pauvre*: qu'*il n'y a pas de riche qui ne puisse recevoir*, qu'*il n'y a pas de pauvre qui ne puisse donner*. Et puis les besoins de l'obligé sont proportionnés aux facultés du bienfaiteur. Une fleur, un fruit, un jouet, auront été donnés à une de vos élèves : si elle y renonce volontairement; si elle console avec le jouet une enfant plus jeune ou moins raisonnable qu'elle; si elle donne la fleur à une de ses compagnes qui s'afflige de ne pouvoir en of-

frir à sa mère pour le jour de sa fête; si avec le fruit elle rafraîchit les lèvres d'une pauvre voisine malade, croyez-vous qu'elle n'aura pas été bienfaisante? Elle l'aura été avec toutes les conditions qui font de la bienfaisance une vertu; car elle aura joint au mérite de l'offrande le mérite du sacrifice: le denier de la veuve est d'un prix inestimable aux yeux de Dieu.

On est bienfaisant toutes les fois que l'on fait du bien, et on peut en faire même sans rien donner: un bon conseil, un bon exemple, un soin rendu à un malade, un appui offert à un être infirme, une protection accordée à un être faible, une connaissance utile communiquée à un ignorant, les plaisirs d'une récréation sacrifiés pour aider une amie à terminer un ouvrage pressé, dont ses parents attendent le prix: tout cela sont des bienfaits; l'obligeance est la bienfaisance du pauvre. Dites-le à vos enfants; élevez-les à leurs propres yeux en leur apprenant de quelle importance peuvent déjà être leurs actions: donnez-leur le sentiment du bien qu'elles peuvent faire, et elles en feront; et elles cesseront de se croire pauvres en sentant qu'il y a d'autres misères qu'elles peuvent adoucir, et elles accepteront sans se plaindre une position qui ne les déshérite pas de la plus douce

satisfaction, de la plus belle prérogative de l'homme, celle de soulager son semblable. Vous pouvez leur dire que Dieu, qui veille sans cesse sur la conduite de chacune de ses créatures, leur rendra au centuple ce qu'elles auront donné aux indigents, et elles vous croiront, car les fruits de la bienfaisance ne se font pas attendre; on recueille à l'instant même où l'on sème : la satisfaction de l'obligé est un premier paiement, et celui-là ne nous manque pas. Le cœur le plus ingrat a cependant un premier mouvement de joie qui nous apprend que nous l'avons soulagé : l'ingratitude n'est que l'inconstance de la reconnaissance; mais cette ingratitude ne nous enlève rien de ce que nous devions attendre de notre bonne action, puisqu'elle nous laisse la satisfaction d'avoir bien fait, la certitude d'avoir adouci une peine, et l'espérance des bénédictions célestes.

CHAPITRE X.

La bonté.

La bonté est une sorte de bienfaisance, et celle-là trouve toujours à s'exercer, surtout dans une école nombreuse. Tâchez de la faire naître dans le cœur de vos enfants, et vous aurez beaucoup avancé votre tâche ; car une personne véritablement bonne posséderait les vertus les plus désirables, elle serait exempte des défauts les plus nuisibles, puisqu'elle ferait toujours du bien et ne ferait jamais de mal. Dieu a dit : *Aimez-vous les uns les autres, et vous aurez accompli la loi.*

Suivez dans toutes ses actions une élève vraiment bonne, vous la verrez préférer constamment les autres à elle-même ; elle empêchera sa compagne de commettre une faute, ou cachera cette faute si elle est commise : elle ne se justifiera pas aux dépens d'autrui ; elle ne dira jamais le mot qui blesse, elle trouvera le mot qui console : elle s'empressera de communiquer ce qu'elle sait pour tirer d'embarras une élève inattentive ; elle emploiera sa

récréation à expliquer une leçon qui n'aura pas été bien comprise : elle jouera de préférence avec celles de ses compagnes dont on s'éloigne, ou elle ne jouera pas pour rester auprès d'une enfant affligée.

Payez cette bonté de toute votre estime, de toute votre affection : aimez de préférence celle qui aime ; que ce mot prononcé par vous : « *Elle est bien bonne !* » soit l'éloge le plus complet. Sans doute il ne faudrait pas que la bonté fût ternie par l'amour-propre, mais l'appréciation est une justice que nous ne devons pas refuser à la vertu.

Appliquez-vous donc à rendre vos élèves bonnes, vous leur enseignerez ensuite à être prudentes et à faire le bien avec discernement. Tout ne peut pas se faire à la fois; posons d'abord les premières bases, nous achèverons ensuite l'édifice.

Une jeune fille vraiment bonne se corrigera de tous les défauts qui peuvent nuire aux autres : elle cessera d'être légère et indiscrète, parce que la légèreté et l'indiscrétion peuvent causer de grands chagrins à ceux qui vivent avec nous, et que nous pouvons les compromettre par nos propos inconsidérés. Elle ne sera pas railleuse, car la raillerie qui s'exerce toujours aux dépens de quelqu'un dénote un cœur sec : on ne fait rire les uns qu'en faisant pleurer les autres. Elle n'aura ni orgueil, ni amour-

propre, ni prétention; puisqu'elle s'oubliera pour faire valoir ses compagnes. Ainsi, en cultivant une vertu, vous déracinerez plusieurs défauts et vous conduirez au bien par le plus noble et le plus désintéressé de tous les motifs, par l'amour du prochain.

CHAPITRE XI.

La probité.

Il ne suffit pas d'être bienfaisant et bon, il faut être probe, ou, pour mieux dire, on ne saurait posséder les deux premières vertus si on ne possédait pas la dernière; car la bonté consiste à faire du bien, et la probité à ne pas faire de tort. Elle est basée sur la justice, et la justice, nous la devons aux autres ainsi que nous avons le droit de l'exiger d'eux. Nous avons dit que la plus austère probité devait être inspirée dès l'enfance aux jeunes filles de la classe indigente; en effet, la misère est une cruelle épreuve : tout est tentation à qui n'a rien.

L'enfant, dans son heureuse ignorance du tien et du mien, croit pouvoir prendre tout ce qu'il peut atteindre; mais bientôt il s'afflige et se révolte quand on lui prend ce qu'il possède. Eh bien! dès qu'il est susceptible de comprendre la perte qu'il fait, il est capable de comprendre le tort qu'il ferait aux autres, et on peut lui donner pour règle de sa conduite : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

La bonté donnera ainsi la première leçon de probité, et le chagrin donnera l'idée du droit. A mesure que l'intelligence de l'enfant se développera, vous lui inspirerez un respect profond pour la propriété de chacun. Tirez quelquefois vos leçons de son propre intérêt; vous n'aurez pas de peine à lui faire comprendre combien serait coupable l'enfant qui lui prendrait son déjeuner. Vous aurez peut-être plus de peine à l'empêcher d'user de représailles, à le convaincre qu'il ne doit pas se venger, que Dieu s'en chargera en punissant le coupable, et que si l'offensé se vengeait lui-même, Dieu le punirait aussi, parce que la vengeance n'est pas permise à un chrétien.

Ne souffrez jamais qu'on parle légèrement du vol devant vos enfants; les tours d'adresse, d'escroquerie, d'effronterie, les amuseraient peut-être; et le piquant, le merveilleux du récit leur déroberait la bassesse de l'action. L'enfance a plus d'esprit que de réflexion : elle saisit les choses mieux qu'elle ne les apprécie, et se laisse prendre aux apparences. Il faut donc bien se garder de lui montrer le vice sous un côté plaisant, ni la vertu sous un côté ridicule.

Il ne faut pas non plus entrer en composition avec le mal; vous devez au contraire le montrer dans toute sa laideur, et persuader à vos enfants que la

culpabilité est dans l'action de dérober et non dans la valeur de l'objet que l'on dérobe. Tout doit être respecté : un ruban, un livre, une boîte, un fruit, une fleur, une aiguille, tout doit être sacré comme l'argent; car tout coûte et représente de l'argent. N'établissez donc pas de degrés dans le crime; et pour en éloigner les enfants, servez-vous de tous les moyens : la crainte de la colère céleste, la honte qui suit la découverte d'une si mauvaise action, le châtiment que les lois infligent à qui dérobe, le tort qu'une enfant convaincue de vol fait à toute sa famille, le déshonneur qui rejaillit sur tous les siens, la misère qui en est la suite, la prison où l'on enferme une jeune fille qui a manqué de probité, les durs traitements qu'elle y subira, enfin la mort, et la mort sans pardon. Sur ce terrible sujet vous n'irez jamais trop loin, et vous ne vous y prendrez jamais trop tôt.

CHAPITRE XII.

De l'exactitude.

Non seulement il faut mettre tous vos soins à ce que vos élèves aient une scrupuleuse probité, mais il faut encore leur inspirer une grande exactitude ; car l'exactitude est une sorte de probité, puisqu'elle est une fidélité à une parole donnée. Accoutumez-les à tenir rigoureusement tous les engagements qu'elles auront pris ; faites qu'elles n'éludent jamais un devoir.

Remarquez celles qui arrivent les premières à l'école, et faites-leur-en des compliments publics : un jour ces jeunes personnes se rendront exactement chez la maîtresse qui les aura prises en apprentissage. Si vous attendez d'elles une réponse, un renseignement, un objet quelconque, dites : « Je suis bien sûre que vous ne l'oublierez pas, car « vous êtes exactes.... » L'exactitude est une de ces qualités qui, nous l'avons dit, peuvent s'inspirer en les supposant ; dans ce cas, l'amour-propre combattra victorieusement l'étourderie. L'exactitude,

qui évite tant de désagréments dans toutes les relations, sera d'autant plus utile aux jeunes filles de la classe indigente, qu'elles sont presque toutes destinées à une existence dépendante; demoiselles de boutique, admises dans un atelier, apprenties chez une couturière, ouvrières à la journée, elles auront à satisfaire, à la fois, la maîtresse de la maison et les personnes qui s'y fournissent : un ouvrage promis devra être fini, une acquisition dont on l'aura chargée devra être faite, une commande enregistrée, une recommandation transmise. Si la jeune personne est exacte, on la distinguera entre ses compagnes, on s'adressera à elle de préférence, on fera son éloge à la maîtresse de la maison, qui, sentant l'utilité dont elle lui est, s'attachera plus à elle, et pour la conserver lui donnera de plus grands avantages. Il lui faudra aussi une grande politesse, une grande douceur, une grande patience, avec des personnes qui se croiront au-dessus d'elle : n'arrive-t-il pas quelquefois aux personnes riches de prendre l'opulence pour une supériorité? Remarquons en passant que la société exige plus à proportion qu'elle accorde moins. N'exige-t-on pas plus des sujets que des rois, des femmes que des hommes, des pauvres que des riches, des domestiques que des maîtres? La religion nous aide à

expliquer ce qui sans elle paraîtrait une inconséquence. Ce qui ne sera pas récompensé dans cette vie, le sera dans l'autre : que les femmes se soumettent donc et que les pauvres se résignent ! « Mon royaume n'est pas de ce monde, » disait Jésus.

CHAPITRE XIII.

De l'ordre.

Il serait superflu de recommander à la directrice d'une classe d'enseignement mutuel l'amour et l'habitude de l'ordre, ce devoir lui est sans cesse rappelé par cette maxime : *Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place :* l'ordre, en effet, doit régner partout, doit présider à tout.

La création, c'est l'ordre ; en créant le monde, Dieu mit chaque chose à sa place, et le monde a été ce qu'il est ; l'ordre que le Créateur y maintient en fait la beauté, en garantit l'existence ; la fin de l'ordre sera la fin du monde, le triomphe du chaos.

L'ordre ! ce mot renferme à lui seul une foule de questions ; nous allons en parcourir quelques-unes. Pris dans le sens moral, l'ordre, c'est la vertu ; car tout ce qui est blâmable est hors de l'ordre : la soumission aux lois, c'est l'ordre ; le respect des propriétés, c'est l'ordre ; la stricte observation des droits de chacun, c'est l'ordre. Une

liaison que la religion et les lois n'ont pas sanctifiée et sanctionnée, est flétrie d'un mót : c'est un désordre.

L'ordre, c'est la richesse; car il règle l'emploi qu'on en fait, et il en double les ressources. On n'est jamais riche quand on n'a pas d'ordre : on est rarement pauvre quand on en a.

L'ordre, c'est l'économie; ce qui est gâché, détruit, ne profite à personne : si nous pouvons nous passer d'un objet, donnons-le, ne le perdons pas.

L'ordre, c'est l'abondance; car il préside à la culture de la terre : on sème, on cultive, on recueille en temps marqué.

L'ordre assure le succès de chaque chose : *l'orateur* qui veut convaincre, cherche à mettre de l'ordre dans ses idées; l'homme prudent qui fait son testament, met ordre à ses affaires; le chrétien se prépare à la mort en mettant sa conscience en ordre.

L'ordre matériel, c'est l'arrangement des choses ; il faut s'y astreindre ; il est à lui seul une beauté : il fera de l'appartement le plus modeste un séjour riant; le désordre ferait du palais le plus somptueux un séjour désagréable. Le commencement d'une fête offre un coup d'œil enchanteur, l'ordre y préside; la fin de cette même

fête attriste les yeux et même la pensée, le désordre y règne.

L'ordre est le meilleur ménager du temps, car on en perd plus à chercher qu'à ranger; il est le meilleur ménager de l'argent, car un objet rangé, serré avec soin, durera dix fois ce que durerait un objet négligé.

L'ordre est la propreté : la toilette la moins recherchée flattera les yeux si elle est ordonnée. Veillez donc à ce que vos enfants soient toujours habillés avec soin ; que rien ne soit dérangé, sale ni incomplet dans leurs vêtements. Exigez de vos élèves l'ordre le plus minutieux, le plus scrupuleux; soyez inexorables sur ce point, et vous réussirez. L'ordre est une qualité que l'on finit toujours par faire acquérir ; il faut seulement s'y prendre de bonne heure, et ne jamais se relâcher. Vous aurez à combattre l'étourderie, qui fera bien souvent oublier vos leçons. Ne vous lassez pas de répéter sans cesse vos exhortations ; punissez; et surtout tâchez que le désordre soit la cause d'une privation. Peut-être ce désordre sera-t-il un calcul de la paresse : on perdra un dé, une aiguille, pour être dispensée de travailler : eh bien! si vous en acquérez la certitude, vous infligerez deux punitions au lieu d'une; vous exi-

gerez que l'objet perdu soit remplacé, et vous ferez travailler une heure de plus, vous rappelant sans cesse qu'il est bon qu'une faute amène un chagrin.

Mais, vous le savez, il faut faire soi-même tout ce qu'on veut obtenir. Donnez donc à vos élèves l'exemple de l'ordre ; ne vous exposez jamais à rien chercher devant elles : vous devez toujours savoir où prendre tout ce dont vous avez besoin, car vous devez savoir où vous avez placé ce dont vous vous êtes servie. L'ordre est une qualité qui les frappera et qui leur donnera beaucoup de considération pour vous ; une personne qui cherche, s'agite, s'impatiente et perd sa dignité ; elle s'expose même à être injuste ; l'inquiétude succède à l'impatience ; le soupçon succède à l'inquiétude : celui qui cherche s'en prend à chacun de ne pas trouver.

Enfin, l'ordre conserve les fruits du travail et fait l'aisance d'une maison ; c'est ordinairement les femmes qui l'y établissent et l'y maintiennent : vous aurez donc puissamment contribué à l'amélioration des mœurs et au bonheur de la société, si vous avez donné aux jeunes personnes que vous dirigerez le goût et l'habitude de cette qualité, qu'on peut appeler une vertu.

CHAPITRE XIV.

La franchise.

Un système d'éducation basé sur l'intérêt personnel et sur la crainte doit conduire l'enfant à mentir; un système d'éducation fondé sur la religion et la confiance doit conduire l'enfant à dire la vérité.

Le mensonge est un défaut très ordinaire chez les enfants, mais dont il faudrait quelquefois accuser ceux qui les élèvent. De tous les genres de mensonge, le plus commun a pour but de s'excuser; une trop grande sévérité lui donne naissance: moins vos enfants seront craintifs, et plus ils seront francs; il faut bien du courage et bien de la vertu pour s'exposer de soi-même au châtiment. La manière seule dont on questionne un enfant l'engage à mentir. « Avez-vous fait telle chose? » lui demandez-vous, et cela avec une façon si sévère que, prévoyant votre rigueur, il dira « Non » bien vite pour échapper au danger : accoutumez-le à plus d'indulgence; qu'une faute avouée soit une faute pardonnée.

Remarquez aussi de quel air aura été fait le mensonge : si l'enfant l'a prononcé en balbutiant, les yeux baissés et la rougeur sur le front, il n'est pas menteur, il est seulement craintif; rassurez-le, louez-le surtout de ce qu'il ne sait pas mentir; faites-lui-en honneur; vantez cette heureuse impossibilité, et l'enfant qui trouvera son avantage à dire la vérité ne s'abaissera pas au mensonge.

Il est des enfants dont il ne faut pas mettre la franchise à l'épreuve, dites à ceux-là : « Vous avez « commis telle faute; » dites-le gaîment si la faute est légère, sévèrement si la faute est grave, mais toujours avec un ton de conviction ; et passez de suite à la réprimande méritée, sans leur *laisser le* temps de mentir. Ce vice odieux devient une habitude, quelquefois même une manie : on ment parce qu'on a menti, on ment sans le motif de l'intérêt personnel; vous aurez donc beaucoup gagné en empêchant que le mensonge soit fait.

Le meilleur moyen de déshabituer du mensonge, c'est de le rendre inutile. Que votre sagacité découvre et déjoue toutes les petites ruses, toutes les finesses maladroites; n'en soyez jamais dupe, et vous augmenterez beaucoup la bonne opinion que vos élèves auront de vous. Votre ascendant sur elles tient uniquement à la conscience qu'elles ont de

votre supériorité : si elles vous trompaient facilement, elles se croiraient supérieures à vous, et vos conseils ne seraient plus suivis : une maîtresse de classe est condamnée à avoir beaucoup d'esprit.

Nous avons dit qu'il fallait déjouer les ruses; employons contre ces armes habituelles de la faiblesse le même moyen que nous employons contre le mensonge; rendons-les inutiles : nous sommes complices d'un défaut toutes les fois que nous le laissons tourner au profit d'une enfant; ne tombons point dans cette faute : que la ruse n'obtienne jamais rien de nous; que les détours soient une cause de refus; exigeons d'une jeune fille qu'elle dise franchement, ouvertement, ce qu'elle désire, et tâchons de l'accorder; rendons l'adresse inutile et la franchise avantageuse, et nous aurons bientôt ramené nos élèves à la simplicité, à la droiture de caractère que nous devons sans cesse encourager en elles.

Il y a, nous l'avons dit, plusieurs causes de mensonge : les enfants mentent par méchanceté, voilà la calomnie; par amour-propre, c'est la vanterie; par peur, c'est la dénégation; par pure imagination, c'est l'invention; par bonté, c'est le mensonge officieux : il faut blâmer et interdire toutes ces dé-

viations de la vérité; mais il ne faudrait pas les punir toutes également.

Le calomniateur est un assassin moral; l'enfant qui a commis une telle faute sciemment, volontairement, a mérité la plus grande de toutes les punitions, car il a commis la plus grande de toutes les fautes. Tâchez de rappeler dans son cœur quelques sentiments de bonté, de justice; si vous l'avez touché, son repentir sera fructueux, il réparera; s'il ne répare pas, n'en attendez plus rien, c'est un enfant méchant.

Celui qui a menti pour se vanter, doit être humilié; il voulait être loué, qu'il soit bafoué! Ne faites pas à celui qui a inventé l'honneur de vous amuser de ses récits: soyez-en dédaigneuse, ennuyée, et dites tout simplement que vous préférez l'histoire à la fable. Les enfants aiment le merveilleux; à force de lire des contes, ils en font: tâchez de les ramener au goût de la vérité.

Rassurez par votre indulgence l'enfant qui nie par crainte du châtiment; éclairez par votre raison l'enfant qui a menti officieusement pour excuser quelqu'un; prouvez-lui que la réprimande est un bien et non un mal, et qu'en empêchant sa compagne d'être éclairée sur la faute qu'elle avait commise, on lui a fait du tort au lieu de lui rendre service; et puis

enfin rappelez aux menteurs de toutes les classes que le mensonge, qui est toujours humiliant, qui est quelquefois odieux, qui est souvent ridicule, est surtout et toujours inutile, puisqu'on ne saurait tromper Dieu.

CHAPITRE XV.

De l'empire sur soi-même.

Nous avons dit qu'un défaut était une mauvaise disposition qui nous dominait constamment; le meilleur, ou, pour mieux dire, le seul moyen d'amélioration est donc dans la ferme volonté que vous aurez inspirée à l'enfant de se corriger : l'empire sur soi-même, c'est-à-dire la résistance à un penchant naturel qui peut devenir *nuisible à soi*, ou aux autres, voilà tout le secret de la vertu.

Qu'est-ce qui nous distingue de la brute? La connaissance de ce qui est mal et de ce qui est bien, et l'usage que nous faisons de cette connaissance en préférant le bien au mal. La conscience et le jugement suffisent pour nous diriger dans ce choix; mais, pour en assurer l'exécution, il faut de l'empire sur soi-même, car le mal est souvent attrayant; et l'âme la plus pure, la plus innocente, a encore besoin de se résister quelquefois. Accoutumez vos enfants à croire que l'on peut sur soi tout ce que l'on veut fortement : *Les femmes ont besoin de cou-*

rage autant que les hommes, a dit Fénelon : nous ajouterons que ce courage moral, qui est bien un empire exercé sur soi-même, est plus utile et peut-être plus méritoire que le courage physique. Obtenez donc de vos filles quelques efforts, et tenez-leur-en compte : une élève distraite, étourdie, se sera appliquée, ne fût-ce que cinq minutes ; une paresseuse aura travaillé ; une bavarde aura gardé le silence ; une menteuse aura avoué sa faute ; une, habituellement impertinente, aura supporté une réprimande sans murmurer ; louez-la de cette victoire remportée sur elle-même ; toutes les fois qu'il y a effort, il y a mérite : annoncez donc à tout ce qui s'intéresse à elle, à son père, à sa mère, à sa protectrice, qu'elle a de l'empire sur elle-même, qu'elle fait usage de sa raison, qu'elle sait se vaincre : se vaincre ! c'est ce qu'il faut faire sans cesse ; sans cesse il faut résister à ses défauts, à ses penchants, à ses bonnes qualités même ; il a raison le poëte qui a dit :

« La vie est un combat dont la palme est aux cieux. »

Il est quelquefois aussi nécessaire, et il est certainement plus difficile de se résister dans le bien que dans le mal ; alors c'est la raison qui avertit, et non la conscience, et la voix de l'une est moins

facilement entendue que celle de l'autre, parce que ses accents, aussi sévères, sont cependant moins impérieux. Les occupations les plus utiles demandent encore à être réglées par la raison. Il ne faut pas donner à une seule la portion de temps que nous devons répartir sur les autres. Il est donc important que chacun sache se renfermer dans la sphère d'obligations qu'il s'est choisie. « Je remplis *un devoir* » n'est pas une excuse suffisante pour nous absoudre des bonnes actions que nous pourrions faire hors de propos : c'est « Je remplis *mon devoir* » qu'il faut pouvoir nous dire dans tous les instants de notre vie; tâchons de rendre notre pensée sensible par quelques exemples.

Le désir de perfectionner une de nos élèves est certainement un sentiment légitime, bon en lui-même et qui mérite approbation ; et cependant l'espoir de corriger les défauts, ou de développer les qualités de l'une, ne doit pas nous entraîner outre mesure et nous faire négliger les autres : elles ont toutes un droit égal à notre temps, à notre surveillance ; il faut donc borner notre zèle, ou, pour mieux dire, il faut l'exercer également dans l'intérêt de toutes.

Visiter les pauvres, soigner les malades, consoler les affligés, ce sont les nobles loisirs d'un cœur

bienfaisant; mais remplissons-nous nos devoirs, si l'attrait du malheur nous fait passer dans l'asile de la misère et de la souffrance un temps que nous devons consacrer dans notre classe à l'instruction et à l'éducation de nos enfants?

Les exercices de piété, qui ont tant de douceur pour les ames pieuses, ne doivent cependant pas absorber les instants que réclament nos élèves; Dieu, qui lit au fond des cœurs, aime mieux être servi que prié, et son temple est partout. Jésus a dit: « Quand vous serez trois réunis, je serai avec « vous. » Consacrez-vous donc à l'accomplissement de vos devoirs spéciaux; sachez y sacrifier tous vos plaisirs, même ceux qui naîtraient pour vous de l'exercice de vos vertus, et Dieu sera avec vous, et sa bénédiction fera fructifier vos efforts.

CHAPITRE XVI.

Du jugement et de l'esprit.

Parmi les facultés qu'il faut chercher à développer chez vos élèves, attachez-vous particulièrement au jugement, et n'hésitez pas à lui donner la préférence sur ce qu'on appelle esprit. Le jugement est toujours utile, car il guide; l'esprit est quelquefois dangereux, car il égare : on ne saurait faire trop d'usage du premier, on peut facilement abuser du second. Les enfants n'apprécient pas le bon sens, et se jugent mal entre elles sous ce rapport; elles font cas des saillies, s'amusent du bavardage, et la plus *amusante* est regardée par elles comme la plus spirituelle; cette réputation, dont une jeune fille est toute fière, lui nuit souvent beaucoup; pour la soutenir, elle se moque de chacun, contrefait tout le monde, accueille les plus sottes histoires pour le plaisir de les répéter; parle à tort et à travers; répond une sottise pour ne pas rester court, et, dans la crainte de passer pour sotte ou pour ignorante, a l'air d'entendre finesse

à tout, et paraît comprendre ce qu'heureusement elle ne comprend pas, ce qu'il serait fort malheureux qu'elle comprît; enfin elle cherche à divertir, sans se douter que le rôle de bouffon est le plus triste de tous les rôles, et que la jeune fille qui fait rire, finit souvent par pleurer. Avertissez-la du ridicule qu'elle se donne, du tort qu'elle se fait, du chagrin qu'elle se prépare; prouvez-lui que cet esprit dont elle est si fière, et auquel elle sacrifie la bonté, la charité chrétienne et la dignité de son sexe, est le plus facile et le moins estimé de tous; qu'il lui attirera beaucoup d'ennemis, ne lui fera pas un ami, et qu'en définitive, le seul esprit dont on doive faire cas, c'est l'esprit de conduite.

Dans l'éducation populaire surtout, le jugement ne saurait être trop, ni trop tôt formé; car les jeunes filles qui composent l'immense et laborieuse portion de la société sont appelées de bonne heure à se diriger elles-mêmes. Dès leur enfance, elles sortent seules; il faut donc qu'elles prévoient les accidents et sachent s'en préserver. Souvent on leur confie un autre enfant plus jeune qu'elles, et il leur faut une double prévoyance. En vous quittant, elles seront placées en apprentissage et y formeront peut-être de dangereuses liaisons. Faute de savoir discerner le mal du bien, elles se laisse-

ront entraîner aux démarches les plus fatales pour leurs intérêts, pour leur repos, pour leur réputation. Il est donc indispensable de les prémunir, de les éclairer, de les accoutumer à réfléchir : on doit donner des armes à celui que l'on envoie au combat.

Le jugement garantira aussi votre élève des erreurs que l'on peut appeler des préjugés populaires ; elle ne craindra pas de se trouver la treizième à une table, et ne désirera en exclure ni un parent, ni un ami, ni un homme de bien ; le méchant seul lui paraîtrait y être de trop ; elle ne verra dans un miroir cassé d'autre malheur que celui d'avoir cassé un miroir ; elle ne croira ni aux dangers de la vaccine, ni aux avertissements des rêves, ni aux spécifiques universels : elle ne consultera pas une tireuse de cartes pour connaître sa bonne aventure, parce qu'elle saura que Dieu qui, dans sa sagesse et souvent dans sa bonté nous cache l'avenir, ne le révèle à personne ; elle ne mettra pas à la loterie tel ou tel numéro indiqué comme *devant sortir*, parce qu'elle pensera qu'on ne calcule pas le hasard ; elle ne consultera pas un charlatan de préférence à un médecin, parce que son jugement et sa propre expérience la convaincront qu'on ne sait que quand on a appris, et que la science ne peut pas être le partage de l'ignorance : elle n'hésitera pas à com-

mencer un ouvrage, à entreprendre un voyage, à entrer en place un vendredi, parce que ce jour est malheureux; car elle pensera que Dieu n'a pas frappé de malédictions la septième partie de notre vie, et qu'il n'y a de jour malheureux que celui où l'on commet une faute.

Pour développer le jugement de vos élèves, il faudra les accoutumer à réfléchir : la réflexion est mère du jugement, mais elle est fille du silence. Combattez donc cette habitude du bavardage qui nous est si souvent reprochée. On perd à parler un temps qu'il faudrait employer à penser; on emploie à s'occuper des autres des instants qu'il faudrait donner à la connaissance de soi-même : mettons les intérêts de notre prochain sur la même ligne que les nôtres; mais occupons-nous de nos affaires au lieu de nous occuper des siennes, il y gagnera et nous aussi. Enfin le désir de plaire, ce sentiment si naturel, nous fait atteindre ou manquer notre but, selon que notre jugement nous égare ou nous éclaire : il conduit l'une au bavardage et l'autre à la réserve; je crois que cette dernière a raison : savoir se taire à propos et feindre souvent d'ignorer ce qu'on sait, pour laisser aux autres le plaisir de nous l'apprendre, est peut-être le meilleur moyen de paraître aimable.

CHAPITRE XVII.

De la décence.

Il y a une vertu qui est tout à la fois l'apanage, le cachet et la parure de notre sexe, qui donne du prix à toutes les autres, qui embellit la beauté même, qui *désenlaidit* la laideur, qui conserve à la femme âgée quelque chose du charme de sa jeunesse, et sans laquelle une femme cesserait presque d'être femme; une vertu que tout homme délicat désire trouver dans sa sœur, dans son épouse et dans sa fille; une vertu qui, tout en faisant naître l'amour, écarte le danger, parce qu'elle commande le respect: cette vertu, vous l'avez déjà nommée, c'est la décence. En effet, la timidité, la réserve, la modestie, la pudeur, toutes ces qualités, toutes ces séductions de notre sexe sont désignées par ce seul mot.

Il n'est rien de si attrayant qu'une jeune personne décente: suivez-la dans toutes les habitudes de sa vie, vous la verrez rechercher la société des femmes qui, par leur âge et leur vertu, peuvent lui servir de modèle et de caution; elle suit leurs

conseils, elle appelle leur expérience au secours de sa jeunesse; elle est modeste et se défie d'elle-même. Elle n'a point d'empressement à parler, mais elle se plaît aux conversations sensées, et s'y mêle avec réserve : le ton de sa voix ne s'élève pas, car elle parle seulement pour la personne à laquelle elle répond; elle ne cherche pas à être entendue, elle ne vise pas à l'effet; elle ne rit pas aux éclats, elle ne chuchote pas; elle est gaie, mais sa gaîté est celle de l'innocence et de la bonté; c'est une gaîté qui n'inquiète pas; c'est une gaîté qui ne fait jamais ni souffrir ni rougir. Si par hasard cette jeune fille se trouve seule au milieu de quelques hommes, elle s'éloignera d'eux sans affectation, et viendra rejoindre sa mère : auprès d'elle seulement elle se sent à l'aise; un instinct secret l'avertit qu'il faut à son âge éviter les regards des hommes, et elle leur plaît d'autant plus qu'elle cherche moins à leur plaire. Elle n'est ni prude ni bégueule, et cependant on ne se permet avec elle aucune espèce de familiarité; l'atmosphère de pudeur qui l'environne suffit pour l'en garantir.

Quand elle est dans un lieu public, elle ne s'y fait pas remarquer; l'attention dirigée sur elle l'embarrasserait; elle est trop modeste pour la confondre avec l'approbation. Elle cherche à passer ina-

perçue; aussi se fait-elle des amies de toutes les femmes : les unes aiment en elle une modestie qu'elles possèdent, les autres louent une modestie qui ne va pas sur les brisées de leurs prétentions; les mères voient leurs filles avec plaisir auprès d'elle, elles y verraient leurs fils avec sécurité. Cette jeune personne prend sa part des plaisirs honnêtes qui se présentent, mais avec modération; et cette modération garantit qu'elle saurait y renoncer pour se livrer à des devoirs sérieux. Sa mise est soignée, mais simple; rien d'éclatant, rien d'extraordinaire, rien qui attire les regards; elle ne fera jamais à la mode le sacrifice de sa pudeur: elle n'est curieuse de montrer aucun de ses avantages, et elle voile ses charmes, comme elle cache son esprit; elle est étrangère à tous les secrets, à tous les artifices; à tous les tourments de la coquetterie; elle sera un jour ce que toute femme doit désirer être : aimée d'un seul, estimée de tous.

Cette décence est désirable dans toutes les situations; elle l'est plus encore dans les jeunes filles des classes populaires. Une personne sans fortune a besoin de se concilier l'estime de chacun; un air évaporé, un ton brusque et tranchant, des manières libres et hardies donneraient de l'espérance aux uns, des soupçons aux autres; elle ne serait pas

admise dans une maison d'éducation; une femme jalouse, une mère prudente l'éloignerait de son mari et de son fils, et ne l'admettrait pas auprès de sa fille. Refusée ou renvoyée, sa réputation en souffrirait; et sa réputation, c'est sa seule fortune, c'est sa seule dot. Veillez donc sans cesse sur celles de vos élèves dont le séjour près de vous se prolongera, guidez-les surtout dans cet âge difficile où chaque avantage qui se développe amène un danger; que vos exemples, que vos conseils leur fassent conserver ou acquérir cette décence, la propriété de leur sexe, cette décence qui est l'annonce et la conservatrice de tant d'autres vertus!

CHAPITRE XVIII.

La patience.

La patience, cette vertu modeste que l'on n'apprécie pas assez, que l'on attribue quelquefois à un manque de caractère et de facultés, et qui est au contraire le résultat d'un caractère élevé et de nos facultés bien dirigées, bien employées; la patience, qui prend sa source dans la sérénité de l'ame, dans la tranquillité de la conscience, dans la confiance en un Dieu rémunérateur; la patience du caractère, qui est la politesse et la douceur; la patience de l'esprit, qui est la persévérance dans le travail; enfin, la patience du cœur, qui est la résignation habituellement appliquée aux événements de cette vie et continuellement mise en pratique, doit être inspirée à toutes les femmes; car les hommes qui calomnient la patience, pour s'excuser d'en manquer, avouent le besoin que les femmes en ont, par les occasions qu'ils leur donnent de l'exercer : ce n'est pas la seule vertu que l'on regarde comme

notre patrimoine exclusif. Acceptons donc sans nous plaindre cet héritage qu'on ne nous dispute pas ; il nous vient du ciel, peut-être nous y conduira-t-il. Nous disons que la patience doit être inspirée à toutes les femmes, elle doit l'être plus particulièrement encore aux jeunes filles des classes laborieuses de la société ; car elles se trouveront continuellement dans de doubles rapports, qui leur rendront indispensable l'exercice de la patience du caractère. Leurs relations habituelles seront avec des personnes qui, privées des bienfaits de l'éducation, leur pardonnneront peut-être difficilement de les avoir reçus, et qui conserveront dans leurs manières une rusticité que nos élèves n'auront plus. Leur supériorité devra les rendre indulgentes ; et il leur faudra désarmer par la douceur la malveillance et l'amour-propre blessé. Leurs relations accidentelles seront avec des personnes plus riches qu'elles, qui croiront peut-être que la fortune est un mérite, la pauvreté un tort, la dépendance une infériorité, et qui blesseront sans le vouloir, sans le savoir, une fierté qu'elles ne supposent, ou qu'elles ne permettent pas au pauvre. Accoutumez donc vos enfants à supporter patiemment une injustice, à n'opposer que la douceur à l'arrogance, que la politesse à la brusquerie ; et elles adouciront

la brusquerie, et elles désarmeront l'arrogance. La disposition chagrine ou malveillante que l'on n'irrite pas, se calme d'elle-même, honteuse de se sentir inutile. La patience rend poli, car elle fait écouter sans ennui, ou du moins sans un ennui apparent, les récits fatigants par leur peu d'importance ou par leurs trop longs développements. Une personne patiente n'interrompt pas dans la conversation, elle laisse à chacun le temps de s'expliquer, elle écoute tout et comprend bien; elle supporte les prétentions de la sottise, les caprices d'un malade, les redites et la lenteur de la vieillesse, la pétulance et les continuelles questions de l'enfance; elle soutient son opinion sans aigreur, sans irriter une opinion contraire à la sienne; elle sait se faire écouter, parce qu'elle a choisi le moment où il fallait répondre; elle persuade souvent, parce qu'elle s'est donné le temps d'avoir raison. La patience réunit donc les avantages de la prudence au mérite de la bonté.

La patience dans le travail, c'est-à-dire la persévérance, peut seule conduire un ouvrage à sa perfection : elle est donc indispensable aux femmes, qui trouvent leur subsistance, et souvent celle de leur famille, dans le produit de leurs ouvrages. Ah! si nous pensions sans cesse de quelle impor-

tance pourra devenir un jour telle qualité ou tel talent, et quelle misère pourra naître d'un manque de réussite dans l'instruction, nous remplirions notre tâche avec une plus grande attention, et nous donnerions, en instruisant, l'exemple de cette patience que nous recommandons à nos élèves. Il en faut, en effet, pour tous ces travaux, apanages de notre sexe, et que l'on nomme ouvrages de patience; il en faut pour bien coudre, pour broder et pour découper la broderie; il en faut pour faire des fleurs artificielles, pour faire, pour raccommoder et pour blanchir la dentelle; il en faut pour faire des reprises perdues, des bourses au filet, des jours dans la batiste; il en faut pour imiter les fleurs avec l'aiguille ou le pinceau; il en faut pour des travaux purement mécaniques comme ceux d'une filature; il en faudrait même pour les travaux qui exigent l'emploi des plus nobles facultés de l'esprit. Boileau conseille la patience quand il dit :

« Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. »

Buffon la déifie en disant : *le génie, c'est la patience.*

Enfin, la patience est une disposition chrétienne : Jésus-Christ, qui a laissé à notre imitation l'exemple de toutes les vertus, s'est montré

éminemment patient dans ses souffrances, et c'est cette même patience qui leur imprime un caractère divin. Le sage luttant avec courage contre l'adversité, supportant la pauvreté sans murmures, l'injustice sans aigreur, et l'affliction sans faiblesse, n'est-il pas, dans sa patience, l'objet de notre admiration ? Ajoutons que, dans ce cas, l'exercice d'une vertu tourne, comme toujours, au profit du bonheur : une douleur physique, les privations qu'imposent la misère, l'ingratitude, l'inconstance, ou la perte d'un objet aimé, toutes ces calamités de la vie, toutes ces grandes douleurs de l'ame, perdront de leur amertume, de leur violence, si elles sont supportées avec patience. *Quand on dévoue toutes les facultés de son imagination à envisager ses peines sous toutes les faces, on multiplie son chagrin par ces mêmes facultés, on n'échappe à aucune des circonstances de son malheur.* Consacrons à supporter nos maux le temps et les soins que nous employons trop souvent à les énumérer : c'est tout à la fois le moyen de moins souffrir et de rendre nos souffrances utiles à l'amélioration de notre caractère et à notre salut; mais pour y parvenir, il faut remonter à la source de toute vraie force, il faut être fidèle à sa croyance. Ne voyons dans nos souffrances que des épreuves, que des

expiations, et nous les supporterons patiemment ; soyons patientes, et Dieu, qui ne fait ni ne promet rien en vain, nous comptera tout ce que nous n'aurons pas compté.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE XIX.

Du bien que peut faire la directrice d'une école de campagne.

Mesdames, en nous voyant ici toutes réunies dans le même but et dans le même espoir, je me demande si toutes nous atteindrons ce but, si les espérances de chacune de nous seront réalisées. Ce que nous souhaitons, c'est d'obtenir la direction d'une classe d'enseignement mutuel, et probablement c'est à Paris que nous voudrions qu'elle nous fût confiée. Mais ces classes sont peu nombreuses, et nous sommes en grand nombre : ne serait-il pas sage de moins spécialiser nos désirs ? ce serait le moyen de multiplier pour nous les chances de succès. Voyons la question de plus haut ; envisageons-la sous son point de vue le plus noble. Que voulons-nous ? contribuer à détruire l'ignorance ; propager l'instruction, qui donne à chacun les moyens

de vivre; répandre les bienfaits de l'éducation, qui apprend à bien vivre. Cette tâche ne peut-elle donc s'accomplir que dans une grande ville? Ne ferions-nous pas une œuvre plus utile, et par conséquent plus méritoire, car le mérite est dans l'utilité, si nous allions porter la lumière dans les ténèbres, si nous nous consacrions à l'éducation et à l'instruction des jeunes filles de la campagne? Pensez à tout le bien qu'une personne éclairée et dévouée pourrait faire dans cette modeste situation, et vous vous sentirez, j'en suis sûre, désireuses de l'accomplir.

Nous avons dit que la première condition pour bien élever les enfants, c'était de les aimer; ajoutons que la première condition pour bien élever les enfants de la campagne, c'est d'aimer à la fois et les enfants et la campagne : il faut avoir le goût des occupations rurales et des plaisirs simples; il faut avoir un cœur sensible au spectacle et aux beautés de la nature; il faut s'intéresser et s'associer aux travaux de l'agriculture; il faut préférer le bon sens à l'esprit et les bons sentiments aux bonnes manières : enfin il faut faire de cette existence son existence tout entière, car on ne peut trouver là de distractions que dans ses travaux, et de plaisirs que dans l'accomplissement de ses devoirs; il faut

vivre comme les villageois, puisqu'on vit avec eux ; il ne faut pas porter dans la solitude les regrets de la ville ; il faut montrer aux paysans qu'on peut être heureux aux champs : c'est un premier bien à leur faire, et c'en est un très grand ; réconcilier chacun avec sa position est un extrême bienfait.

Dût l'amour-propre des classes élevées en murmurer, il faut bien reconnaître qu'on trouve chez tous les hommes le germe des mêmes vertus et des mêmes mauvais penchants. C'est surtout chez les enfants, qui sont plus près de l'état de nature, que cette ressemblance se fait remarquer ; aussi tout ce que nous avons dit pour ceux des classes *laborieuses* de la société pourrait-il s'appliquer à ceux des classes riches, et tout ce que nous avons conseillé pour l'éducation des enfants de la ville trouvera-t-il son emploi et son application dans l'éducation des enfants de la campagne. Un peu plus d'ignorance et de rusticité, un peu moins de vanité et de gentillesse, sont presque les seules différences que l'on remarque entre l'enfant de la cité et celui du village. Et cependant, au village, votre mission sera plus importante, plus étendue, plus complète ; vous devrez tout prévoir, tout créer ; mais aussi votre action sera plus puissante, votre influence plus pro-

ductive, parce qu'elle sera plus continuelle. Vous aurez peut-être à vaincre des obstacles qui ne se présentent pas dans les villes, mais vous aurez bien certainement plus de moyens pour les surmonter : examinons les uns et les autres.

CHAPITRE XX.

Des obstacles que rencontrera la directrice d'une école de campagne.

Le plus grand de tous les obstacles, c'est que le besoin de l'instruction et de l'éducation est moins reconnu dans les campagnes que dans les villes; l'ignorance se sert de fortifiant à elle-même, et la cause entretient et perpétue l'effet. Les préjugés contre l'instruction y sont plus forts, les raisonnements par lesquels on la proscrit comme inutile, et même comme dangereuse, ont quelque chose de plus spécieux.

En effet, l'instruction, considérée seulement comme acquisition de connaissances, pourrait, à la rigueur, être jugée inutile à certaines classes de la société, et nous nous pressons d'ajouter que, pour ces mêmes classes, elle doit être restreinte et donnée avec réflexion, choix, discernement et mesure. Le but d'une maîtresse prudente doit être de préserver des dangers de l'ignorance et de ceux du désœuvrement, en faisant acquérir des connais-

sances qui puissent être utiles dans l'état où l'on est placé, et non de donner des connaissances inutiles ni des talents dangereux, dont l'effet pourrait être de dégoûter de ce même état. Ces inquiétudes ne nous préoccupent pas beaucoup : ce sont les habitudes de dépenses, de mollesse et de paresse que l'on doit craindre ; c'est le luxe, et non les connaissances, qui corrompt les mœurs. Cependant nous avouons que si l'on se bornait à instruire sans se consacrer à élever, on pourrait faire à de jeunes paysannes, comme à toutes les jeunes filles pauvres, comme aussi à toutes les femmes, de quelque classe qu'elles soient, plus de mal que de bien : l'éducation doit servir de préservatif à l'instruction.

Sans doute, en donnant à une jeune paysanne une instruction trop étendue, on lui créerait des besoins qui la rendraient malheureuse, soit qu'elle se résignât à rester dans la sphère où le sort l'a placée, soit qu'elle essayât d'en sortir : nous conseillerons donc une grande prudence dans les lectures qu'on lui fera faire ; nous ne serons pas d'avis de lui donner l'idée d'une délicatesse de sentiments, d'expressions et de manières qui la dégoûteraient des êtres simples et un peu grossiers avec lesquels elle devra vivre, des travaux tout matériels auxquels il faut qu'elle se dévoue ; mais l'instruction

telle que nous l'entendons nous semble sans inconvénients. Qu'une jeune fille sache lire, écrire, compter et coudre; que son langage, resté incorrect, ait cessé d'être inintelligible, et que ses manières, sans devenir prétentieuses, aient perdu leur rusticité, où sera le mal? Au reste, du moment où l'instruction a pénétré dans les campagnes, il faut qu'elle y devienne générale pour que l'égalité s'y maintienne; sans cela, ceux qui sauraient auraient trop d'avantages sur ceux qui ne sauraient pas. Pour soutenir la concurrence, il faut être aussi instruit que ses concurrents; et sous ce rapport encore il faut, même malgré soi, marcher avec son siècle, sous peine de se voir *dépasser par tout* le monde, sous peine de rester seul en arrière. Si nous considérons l'instruction comme un puissant moyen d'éducation, nous serons forcés d'avouer qu'elle est indispensable à tous: chaque créature d'un Dieu éternel n'a-t-elle pas pour fin l'éternité? Et si toutes ne sont pas appelées à faire le même usage de leurs facultés intellectuelles, toutes ne doivent-elles pas faire le même emploi de leurs facultés morales? L'instruction n'a-t-elle pas pour effet d'adoucir le caractère, d'occuper l'imagination en lui servant d'aliment, de préserver les mœurs et de nous donner à nos propres yeux une valeur qui

nous appprend à nous respecter, et le respect de nous-mêmes n'est-il pas la garantie de la vertu? Qui oserait prendre sur soi la responsabilité des fautes et des malheurs dont l'ignorance peut être la cause? Eclairez donc les parents, persuadez-leur que cette ignorance contribue beaucoup à la misère dont ils souffrent, rassurez-les surtout contre les dangers de l'instruction en ne la rendant point un obstacle, en la rendant même favorable à leurs travaux champêtres. Ici les idées générales ne suffiraient pas pour rendre la pensée; des exemples, des détails minutieux, peut-être, seront utiles: j'oserai me les permettre, vous voudrez bien me les pardonner.

Il y a deux moyens de réussir : l'un, de ne vouloir que ce qui est possible, et de ne le vouloir que lorsque cela est possible; il ne faut, quand on veut obtenir, demander ni trop ni trop vite. Commencez donc par faire connaissance avec les habitants du village où est située votre école; vous les rencontrerez dans vos promenades, et vous les trouverez occupés de leurs travaux: une grande politesse sans aucune nuance de protection, de l'intérêt sans curiosité; quelques questions discrètes sur la culture, le rapport de leurs terres et le nombre de leurs enfants, vous attireront leur confiance et vous

conduiront tout naturellement à votre but. Vous demanderez des nouvelles de la petite fille dont on vous aura parlé, ou que vous aurez déjà vue ; si on vous répond : « Elle m'aide », vous louerez l'enfant de pouvoir déjà être utile et vous l'encouragerez à continuer; mais si on vous dit qu'elle est restée sur le bord du chemin ou à la porte de la chaumière, si on vous avoue qu'elle joue sur la place ou bien auprès de la grande mare, vous plaindrez la pauvre mère d'être ainsi obligée de se séparer de sa fille, sur laquelle personne ne veille, et vous insinuerez que ce temps, passé dans l'inaction et le vagabondage, pourrait être mieux employé, et qu'en attendant qu'un enfant pût aider ses parents, *il serait* bon de le préparer à les aider bien avantageusement un jour. En effet, quand nous entrons dans un village, le premier objet qui nous frappe, c'est un grand nombre d'enfants laissés à l'abandon, parce qu'ils ne sont pas encore en état de rendre des services, devenant à leur aise grossiers, paresseux, vicieux, parce qu'ils sont oisifs, et restant oisifs forcément, malgré eux, parce qu'il n'y a rien pour eux dans la vie que le travail matériel, qui leur manque souvent, ou l'inaction. Une mère part pour aller dans les champs ; il pleut, ou le soleil est brûlant, ou le champ est trop éloigné : « Reste là, »

dit la mère dans sa sollicitude, « tu auras soin de » ton frère, » et souvent c'est à une petite fille de cinq à six ans que ce soin est confié. Si le village est proche d'une grande route, vous verrez les enfants entourer les voitures, les suivre; quand les chevaux rallentissent le pas, importuner les voyageurs de leurs cris, de leurs demandes; s'exposer aux coups de fouets d'un postillon, s'accoutumer aux refus ou aux aumônes des voyageurs, méconnaître la dignité de leur être, en s'essayant ainsi à la mendicité, et se battre ensuite avec acharnement pour s'enlever les uns aux autres quelques pièces de monnaie qu'on leur a jetées avec dédain.

Il y a des parents plus prudents, qui emploient leurs enfants presque sans utilité, seulement pour les occuper, et ils renonceraient volontiers au peu d'aide qu'ils en reçoivent, si on leur prouvait que le temps consacré à acquérir quelques connaissances tournera plus tard à leur profit. Sans doute il faut élever et instruire ces enfants dans le but préservateur de leur amélioration; mais ce motif ne déterminerait peut-être pas des mères tout occupées de leur misère et de leurs privations : dites donc ce que rapportera l'instruction dans l'avenir, et tâchez qu'elle n'impose dans le présent aucun sacrifice; car la misère n'est pas prévoyante, et

c'est par cela même qu'elle augmente sans cesse. Les pères et les mères s'opposent, par leur exemple et par leurs craintes, au bien que nous voudrions faire à leurs enfants; quand nous parlons de les instruire, ils croient que nous allons les rendre paresseux; car ce que nous appelons travail, ils l'appellent fainéantise. Les produits immédiats sont les seuls qui les frappent : *A quoi cela servira-t-il?* Telle est la question qui vous sera souvent adressée, votre succès dépendra de la réponse que vous pourrez y faire.

Las paysans sont généralement défiants, et jaloux les uns des autres : vous pouvez vous servir de ces dispositions malheureuses *pour parvenir* à votre but; dites-leur que celui qui ne sait pas compter est souvent trompé, et qu'il leur serait bien avantageux que leur fille possédât une connaissance qui les mettrait à l'abri de la mauvaise foi, dans leurs travaux et dans leurs échanges; vous direz que, pour savoir bien compter, il faut savoir lire et écrire; et vous ajouterez que ces connaissances-là ont aussi leur utilité; que les jeunes filles qui les possèdent trouvent plus facilement à se placer; et que si les leurs restent ignorantes, celles de leurs voisins, devenues habiles, l'emporteront dans toutes les occasions. Vous les convain-

crez aisément que le champ ne suffira pas toujours pour occuper et pour nourrir toute la famille, et qu'on sera bien aise de placer les filles dans une ferme, ou dans une filature des environs, ou chez une bonne blanchisseuse bien occupée, ou dans une maison opulente. Mais la fermière voudra qu'on sache compter; le chef de la filature aura besoin de quelqu'un qui écrive; la blanchisseuse ne peut envoyer, chez ses pratiques de la ville, qu'une personne qui sache lire, car il faut qu'elle puisse rendre et recevoir le linge; la dame riche, qui aurait besoin d'une bonne d'enfants, et qui donnerait de forts gages, exige qu'on parle bien, parce que les gens de la ville craindraient de mettre auprès de leurs enfants une paysanne dont le langage serait grossier; et en lisant dans de beaux livres on apprend à bien parler. « Si votre fille ne sait rien « de tout cela, on lui préférera bien certainement « sa voisine qui le sait, qui est bien habile, bien « instruite et bien polie, parce qu'elle a été à l'école; « et puis à l'école on se trouve avec les filles de pro- « priétaires, on devient bonnes amies avec elles, et « cette amitié-là peut être utile un jour. » Il est pénible, sans doute, de ne parler ainsi que le langage de l'intérêt personnel, quand on est animé des plus nobles motifs; mais, dans ce cas, la fin justifie les

moyens; et quand nous n'avons pas prise sur un individu par ses bons sentiments, il faut bien nous servir des mauvais. Ajoutons encore, pour nous justifier vis-à-vis de nous-mêmes, que cette avidité du gain, blâmable dans celui qui possède le superflu, est naturelle dans le malheureux qui manque souvent du nécessaire. Si nous considérions bien de quelle importance est pour le pauvre père d'une nombreuse famille le plus ou le moins de salaire qu'il reçoit, nous serions plus indulgents pour son avidité et moins habiles à lui disputer le prix de son travail.

Après être entrées dans tous les besoins des parents, après les avoir convaincus *que les connaissances que vous voulez faire acquérir à leurs enfants leur seront avantageuses*, après avoir expliqué à quoi cela servira matériellement, dites-leur aussi que l'instruction donnée à leurs filles les rendra plus sédentaires; qu'en les rendant pieuses on les rendra sages; qu'une jeune fille bien élevée est plus respectueuse pour ses parents; qu'éclairée sur tous ses devoirs, elle les remplira mieux; qu'elle s'établira plus avantageusement, parce qu'elle se sera fait une bonne réputation; et que s'il y a des habitants de la campagne qui se refusent obstinément à laisser participer leurs enfants

aux bienfaits de l'éducation, ils en seront punis par la mauvaise conduite de ces mêmes enfants, qui ne se placeront nulle part, et qui, ne pouvant pas gagner leur vie honnêtement, faute de connaissances suffisantes, commettront de mauvaises actions et deviendront la honte de leur famille après en avoir augmenté la misère. Ne vous contentez pas d'indiquer le mal, proposez-en le remède; offrez vos soins; ne prétendez rien sur le temps que l'enfant emploie à seconder sa mère; mais prenez tout celui qu'il perd, et il vous en restera bien assez pour l'instruire. Il vous faudra user d'une sorte de séduction envers ces mêmes enfants, pour les amener à vous, et vous serez obligée d'aller d'abord vers eux. Vous les trouverez sauvages et craintifs : que votre bonté les rassure, elle les attirera bientôt. Bientôt ils demanderont eux-mêmes à aller chez la dame qui aime bien les enfants et qui leur apprend de belles choses.

CHAPITRE XXI.

La maîtresse d'école chez elle.

Le lieu que nous habitons n'est pas sans influence sur nos dispositions, et par conséquent, sur notre manière d'être. Il est des maisons qui donnent l'idée qu'on y trouvera le bonheur. Tâchez que l'aspect de la vôtre soit gai et attrayant, que la propreté et l'ordre en fassent tout le luxe; quand bien même vous pourriez porter à la campagne les *habitudes* de la ville, vous devriez vous en abstenir; il y aurait de la cruauté à dégoûter un enfant de la situation dont il doit se contenter, et à lui donner l'idée et le désir d'un bien-être auquel il ne saurait atteindre. Ne lui montrez que l'aisance qu'il pourra se procurer un jour par son travail, son économie et sa prévoyance. Que votre classe, bien close, lui soit un abri l'hiver, et que cette classe, gaie, ouverte, aérée, ne lui soit pas l'été une prison! Rassemblez-y toutes les jeunes filles que vous avez rencontrées éparses, abandonnées; réunissez-les, non seulement pour les instruire, mais surtout pour les élever, et

même pour les amuser. Cette dernière tâche ne sera pas difficile, les pauvres enfants ne sont pas blasées sur les plaisirs.

Vous aurez au commencement beaucoup de peine à soumettre vos enfants à une règle fixe, à obtenir d'elles une attention qu'on n'en a jamais exigée. L'occupation qui nous paraît la plus pénible sera préférée par l'enfant à celle que, dans nos habitudes de bien-être ou dans notre goût pour l'étude, nous jugeons la plus agréable; notre repos est pour elle de l'ennui, notre assiduité est de la gêne. Ne nous y trompons pas, le premier besoin, le plus irrésistible penchant, c'est celui de la liberté; elle suffit souvent pour consoler de la misère. Or, la liberté de mouvement, qui est la plus naturelle, la moins contestée de toutes les libertés, n'est point contrariée par les travaux de l'agriculture. La petite paysanne, qui aide sa mère à récolter des fruits, à arroser des légumes, à cueillir des herbages, est plus libre, et pourrait bien se trouver plus heureuse que la jeune fille qui passe des heures entières à lire et à apprendre un livre qu'elle ne comprend guère, et dont elle se soucie encore moins. Songez que vous allez enlever à vos élèves des plaisirs réels qui suffisent à l'imprévoyance de leur âge, à la simplicité, à la grossièreté de leurs

habitudes, pour les remplacer par des biens plus réels, plus durables, plus conformes à la dignité de leur être, mais dont elles ne comprennent encore ni la réalité, ni l'importance, ni l'avantage. Que cette pensée vous rende moins exigeante ! L'enfant pauvre de la ville s'acclimate facilement dans nos écoles ; il y est ordinairement beaucoup mieux que chez ses parents, et il s'y trouve presque aussi libre. Il n'en est pas de même de ceux de la campagne ; ils ne sentaient que les agréments d'une existence dont nous sentions les inconvénients ; et les sacrifices que nous commençons par leur imposer en exigent de nous quelques uns en retour.

Il est des choses utiles à savoir, et que l'enfant retient difficilement, parce qu'elles ne présentent aucun intérêt à sa pensée : il faudrait tâcher de transformer en une sorte de jeu ce fastidieux exercice de la mémoire. Prenons pour exemple la table de multiplication, que les enfants apprennent si lentement ; réunissez dans un riant verger, sous un cerisier tout chargé de fruits, celles de vos filles qui ne savent pas encore bien compter, et jouez à la table de multiplication. Que les moins savantes prennent la première série : donnons deux cerises à celle qui multiplie bien par le nombre deux, et augmentons le salaire à mesure que nous augmen-

tous les difficultés. Vous représentez-vous tous ces jeunes visages, bien frais, bien épanouis, tournés, non vers le plafond enfumé d'une classe, mais vers un ciel pur, et cherchant leur réponse en regardant le fruit vermeil qui sera leur récompense ? N'êtes-vous pas bien sûres que l'attention sera complète ? Entendez-vous les éclats de rire de celles qui espèrent profiter d'une erreur ? Voyez-vous la surprise que causera le succès d'une enfant dont on n'attendait rien ? Devinez-vous la supercherie de celle qui, plus prudente qu'ambitieuse, ne jouera qu'à coup sûr, et se contentera du nombre trois ? Voyez-vous, au contraire, le désappointement de la présomptueuse gourmande, qui avait choisi le nombre neuf, espérant une ample récolte ? Ne vous réjouissez-vous pas aussi de la joie de cette bonne paysanne, propriétaire du cerisier, à laquelle vous avez acheté généreusement une partie de sa récolte, et qui peut-être verra sa fille manger ses belles cerises qu'elle n'aura pas la peine de porter le lendemain au marché ?

L'analyse grammaticale, si longue et si ennuyeuse à écrire, ne pourrait-elle pas s'enseigner et s'apprendre de la même manière ? Faites analyser d'abord une phrase courte et facile, ensuite une un peu plus compliquée, un peu plus longue ;

quelques châtaignes cuites sous la cendre de votre foyer, autour duquel vous serez toutes réunies, récompenseront la distinction qu'une enfant aura faite entre le nom et l'adjectif. Faites ainsi conjuguer les verbes; peut-être celle qui réussira le mieux et qui recevra pour prix de son savoir une belle pomme que le feu aura dorée, la reportera-t-elle à la chaumière pour le souper de sa petite sœur. De tels moyens ont sans doute été employés plusieurs fois, mais ce qui les empêche de réussir, c'est qu'on veut toujours transformer les jeux en leçons, et que l'enfant, jaloux de ses droits, s'y refuse obstinément : la résistance qu'il oppose à vos efforts les paralyse; sans le concours de sa volonté, vous n'obtiendrez jamais rien. Vous ne pouvez lui faire du bien malgré lui, et vous gâtez sa récréation sans profit pour son instruction. Faites mieux : transformez la leçon en plaisirs. N'ayant à cette heure-là le droit de rien exiger, il sera surpris et content de tout. Il ne sait pas, il attendait une pénitence; il en sera quitte pour une privation qui le punira bien davantage. Et ne craignez pas de développer en lui un défaut, en lui donnant ainsi pour stimulant quelques fruits ou quelques friandises : quoi que vous puissiez faire ou ne pas faire, l'enfant sera toujours gourmand. D'ailleurs, vous

pouvez varier à peu de frais le prix proposé à l'émulation de vos élèves : un carton pour serrer l'ouvrage, une pelotte, un étui de bois de rose, un joli coquillage qu'on admirait depuis longtemps sur votre cheminée, une belle image qu'on a aperçue dans votre livre de messe, une découpure, un chapelet ; tous ces objets peuvent devenir des récompenses pour vos élèves, qui les recevront avec joie, les porteront avec orgueil à leurs parents et les conserveront avec soin.

N'enfermez donc pas vos élèves inutilement ; ne les retenez à la classe que le moins possible, et seulement pour les leçons qui ne peuvent pas se donner ailleurs. Ayez soin que celles-là n'aient pas une trop longue durée, et que toutes les autres se donnent en plein air : sans cette précaution, vous verriez vos enfants tristes, mal à l'aise, inattentives. Comment pourriez-vous les contenir longtemps dans une chambre, quand le soleil les tenterait par son éclat, les arbres par leurs ombrages, les prairies par leur étendue ; quand les oiseaux les appelleraient par leurs chants, quand toute la nature les convierait à sa fête ? Que leurs récréations et jusqu'à leurs travaux aient donc lieu, autant que possible, dans votre jardin, dans votre clos. Quand bien même on y travaillerait un peu moins,

si l'on consent à y travailler plus longtemps, tout sera compensé, et il n'y aura de différence qu'un peu plus de bonheur pour ces pauvres enfants qui ne sont peut-être pas destinées à en avoir beaucoup. Le bonheur! nous voulons en faire la récompense du travail et de la vertu : ah! commençons, croyez-moi, par en faire la préparation à la vertu et au travail; et qu'aucune époque de la vie n'en soit dépouillée! c'est le vœu de notre Créateur.

Pendant la belle saison, vos élèves vous quitteront souvent, vous devez vous y attendre, vous devez même les y encourager; consentir de bonne grâce *à ce* qu'on ne saurait empêcher, est une grande science en éducation, comme *en toute autre* chose; c'est le moyen de ne pas laisser apercevoir la faiblesse de l'autorité. Engagez donc vos élèves à aller aider de leurs forces naissantes les travaux de leurs parents; prenez-y part vous-même; quand vous ne pouvez pas les retenir à la maison, suivez-les aux champs; vous y trouverez plus d'une occasion de les connaître, et par conséquent de les instruire et de les réformer. Vous y verrez l'égoïste qui ne veut pas aider son voisin, et vous ferez remarquer qu'on le punit en ne l'aidant pas, et que ses récoltes pourrissent sur la terre parce qu'elles n'ont pas été rentrées à temps : *il se faut entr'ai-*

der, c'est la loi de nature. Vous verrez la jeune fille, bonne et laborieuse, faire son ouvrage et celui d'une amie plus faible qu'elle ; vous verrez peut-être un enfant, officieux intéressé, couvrir sa gourmandise du voile de l'obligeance, et manger la plus grande partie du raisin qu'il s'est offert à cueillir ; mais vous verrez la villageoise bienfaisante laisser tomber, en se cachant, quelques uns de ses plus beaux fruits dans le panier d'une pauvre voisine ; vous verrez l'enfant courageux travailler sans relâche pour soulager sa mère, et la jeune fille attentive chercher à préserver son père endormi des rayons d'un soleil trop brûlant, pendant que son frère continue le travail pour que le père le trouve fini à son réveil. Vous charmerez les moments de repos par de belles histoires qui feront rougir de honte l'enfant coupable, et de modestie l'enfant vertueux : peut-être, en racontant à un dîner de moissonneuses, et la misère de Ruth, et la bienfaisance de Booz, toucherez-vous le cœur d'un avare, et préparerez-vous une meilleure récolte à de pauvres glaneuses !

Ayez soin surtout d'apprendre de vos élèves, vous voulez qu'elles apprennent de vous : vous leur inspirerez ainsi le désir de s'instruire, et vous leur enseignerez à apprendre ; vous leur donnerez

l'exemple de la patience en écoutant attentivement tout ce qu'elles vous diront ; vous les élèverez à leurs propres yeux, ce qui est un grand moyen d'amélioration ; vous donnerez de la valeur à leurs connaissances en paraissant désireuse de les acquérir ; et vous aurez réellement beaucoup à gagner avec elles. La culture des terres, les soins de la basse-cour, l'entretien des ruches, la récolte du miel, l'usage de certaines plantes, tout cela leur est familier et vous est probablement étranger ; tout cela établira entre vous et elles des échanges d'idées, des rapports continuels dont vous devez tirer un grand parti ; soyez pendant l'été le disciple de ces jeunes filles, si vous voulez qu'elles soient vos élèves pendant l'hiver.

L'hiver vous rendra vos enfants : c'est alors que la classe leur semblera un asile bienfaisant ; elles y seront à l'abri du froid et de l'humidité qui pénètrent dans leurs misérables habitations ; le bien-être qu'elles trouveront chez vous les y fixera : utilisez bien tous les moments. Après avoir convaincu les parents que l'éducation améliorerait leurs enfants, et leur serait par conséquent avantageuse à eux-mêmes, dévouez-vous tout entière à cette amélioration ; que vos discours, que vos exemples surtout les portent au bien ; pratiquez la vertu

pour la leur inspirer. Que vos soins constants les instruisent ! Il ne faut pas vous le dissimuler, vous aurez une peine extrême à vous faire comprendre d'eux, et la plus inépuisable patience vous sera nécessaire. Le langage le plus simple sera peut-être encore au-dessus de leur portée; les explications les plus claires leur sembleront encore obscures; souvent même il vous faudra commencer par leur apprendre la signification des mots dont vous vous servez pour les instruire; ne vous lassez pas, répétez souvent, répétez toujours. Moins vos élèves auront d'intelligence, plus vous devez avoir de douceur; quand un enfant ne comprend pas, c'est la faute de son caractère ou de son intelligence, à moins, toutefois, que ce ne soit la faute de son maître.

C'est la faute du caractère, quand l'enfant est indocile, léger ou insouciant; chacun de ces maux demande un remède différent : il faut contenir par la fermeté l'enfant indocile, il faut intéresser l'enfant insouciant, il faut captiver l'enfant distrait; pour tous, il faut rendre vos leçons attrayantes, il faut savoir les prolonger ou les interrompre à propos; quand on instruit, on ne doit ni se décourager trop tôt, ni s'obstiner trop longtemps. Il est souvent nécessaire d'accorder à l'enfant un repos qu'il utilise à votre insu et au sien.

C'est la faute de l'intelligence, quand un enfant ne comprend pas, quand il est inhabile : là, il n'y a d'autre remède que la douceur, la patience, la clarté, le temps ; et c'est malheureusement ce dont on s'avise le moins. La sottise d'un enfant impatiente le maître, et l'impatience du maître étourdit, effraie l'enfant ; on crie pour se faire comprendre, comme on crierait pour se faire entendre ; mais ce ne sont pas les oreilles du corps qui sont fermées, ce sont les oreilles de l'intelligence qui ne sont pas ouvertes ; et plus vous vous fâcherez, moins elles s'ouvriront : au lieu de gronder votre élève, encouragez-la, consolez-la de ce qu'elle ne vous comprend pas ; n'en paraissez ni surprise ni découragée, et assurez-la qu'elle comprendra un jour ; la bonté et la justice nous ordonnent d'être patients avec l'incapacité : le médecin s'emporte-t-il contre son malade ? et l'incapacité n'est-elle pas une maladie ?

Vous aurez sur les directrices d'école des villes un immense avantage ; vos rapports avec vos enfants ne seront point passagers, ils seront continuels, et la continuité est la plus grande cause de succès. Dans une ville un peu grande, l'enfant n'est sous les yeux de sa maîtresse que quand il est sous sa surveillance ; après sa classe il lui échappe, et lui

devient étranger; les parents de ces enfants lui sont pour ainsi dire inconnus, et souvent ces parents eux-mêmes aident à la tromper : l'enfant rapporte à l'école les mauvaises impressions qu'il a reçues d'ailleurs, et la maîtresse est obligée de combattre un mal dont elle ignore souvent la cause, et dont elle ne voit que l'effet : il n'en sera pas de même au village; tout y est connu; vous rencontrerez sans cesse vos enfants, vous veillerez sur eux dans leurs jeux, vous pourrez à tout moment les reprendre, les avertir, les éclairer, les instruire, les préserver; vous pourrez écarter d'elles les dangers que vous verrez naître : ces dangers ont presque tous leur source dans l'oisiveté. Il peut sembler étonnant que nous parlions de l'oisiveté des villageois; mais qu'on ne s'y trompe pas, la vie la plus pénible n'est pas toujours la plus occupée : il reste aux jeunes paysannes bien des heures que les travaux n'absorbent pas, et dont leurs mères ne peuvent pas surveiller l'emploi; eh bien! créez-leur une occupation de tous les moments; enseignez-leur avec le plus grand soin les ouvrages à l'aiguille, qui sont dans toutes les classes le devoir des femmes, parce qu'ils sont dans toutes les classes le besoin des familles. Rendez les heures consacrées à la couture doublement utiles pour ces enfants; que ce soit le

moment des conversations amicales, des explications développées, des réprimandes légères ou des éloges mérités. Vous aurez remarqué la brusquerie de l'une et la douceur de l'autre, vous en parlerez simplement, non pour humilier l'une, ni pour flatter l'autre, mais pour les instruire toutes. Vous aurez appris un trait de bonté ou de bienfaisance, dont la modestie aurait aimé à garder le secret; et vous trahirez ce secret, parce que le bon exemple peut devenir pour toutes une cause d'imitation. Une leçon aura été mal prise, vous ferez sentir combien on a tort de perdre ainsi un temps précieux et d'augmenter, en les prolongeant, les sacrifices que les parents s'imposent pour procurer *de l'instruction* à leurs enfants. Vous expliquerez aussi quelquefois ce qui aurait pu paraître sévère ou injuste dans votre conduite, allant ainsi au-devant des mauvaises interprétations; car il ne faut pas croire que le silence soit une approbation : l'enfant qui n'ose pas nous interroger, ose très bien nous juger. Dans le moment des études, vous n'avez que le temps de vouloir; le temps de dire pourquoi vous voulez vous manque : les heures consacrées à la couture vous l'offriront; vous expliquerez alors pourquoi vous avez exigé telle chose, puni telle élève dont la faute n'avait point été aperçue, ré-

compensé telle autre, dont la bonne conduite n'avait pas été remarquée par des compagnes inattentives; pourquoi vous avez interdit tel amusement, prolongé tel exercice, abrégé telle récréation, reçu froidement telle visite, refusé telle partie de plaisir dont vos enfants auraient pourtant partagé tous les agréments. Rappelez-vous qu'il n'y a d'autorité durable et salutaire que celle dont l'utilité est comprise, dont la justice est reconnue, dont les liens sont acceptés : rappelez-vous que celui qui l'exerce doit toujours être prêt à rendre compte de l'usage qu'il en fait. Ne craignez pas de compromettre votre dignité par cette espèce de compte rendu : la vraie dignité consiste à avoir raison. Enfin, pendant que vos enfants travailleront à l'aiguille, vous leur ferez des lectures instructives, mais amusantes : vous seule pourrez d'abord les faire, et vous ne les prolongerez pas trop; vous aurez soin d'être fatiguée au moment le plus intéressant d'une histoire, et de quitter le livre en exprimant le regret qu'aucune de vos enfants ne soit encore en état de lire couramment; croyez que ce regret sera sincèrement partagé, et qu'on redoublera d'efforts pour pouvoir bientôt vous suppléer. Les enfants sont curieux, et cette curiosité est un grand moyen pour les instruire; elle vous donnera sur eux un extrême

ascendant, car cette curiosité, que vous devez diriger en l'excitant, vous seule pourrez la satisfaire : vous n'auriez pas ces avantages avec les enfants des villes, auxquels la connaissance, vraie ou fausse des choses, parvient par tout le monde ; chez ces derniers, on a sans cesse à détruire, à rectifier ce qui est ; chez les premiers, vous avez à créer ce qui n'est pas : cette tâche est moins difficile.

Il est impossible d'indiquer tout ce que vous pourrez, tout ce que vous devrez enseigner à vos enfants ; leur ignorance vous l'apprendra, car toutes les connaissances utiles doivent leur être souvent données sous la forme de simples conversations, et non de leçons. Pour cela, il vous faudra consacrer à vos enfants d'autres moments que ceux des classes : car ceux-là doivent être spécialement employés à la lecture, à l'écriture, à l'orthographe, au calcul et à la couture. Tout le reste doit donc être enseigné les jours de fête, dans les promenades et dans les longues soirées d'hiver. Ne vous croyez pas quitte envers vos enfants quand l'heure consacrée à la classe est passée ; nous l'avons déjà dit : qui ne ferait que ce qu'il est obligé de faire, ne ferait pas assez. Ne disputez pas ainsi votre temps à vos élèves ; qu'il soit à leur disposition : gardez plus longtemps celles qui le

désireront, et pour lesquelles les parents réclameront cette faveur ; ayez seulement soin d'en faire la récompense d'une bonne conduite et d'une application soutenue au travail. Si c'est le mode d'enseignement mutuel que vous suivez, ces soirées vous seront bien nécessaires pour donner à vos monitrices des leçons particulières, dont elles auront grand besoin pour vous seconder, en instruisant leurs compagnes. Ces soirées vous seront utiles surtout pour leur apprendre à se servir avec douceur, avec fermeté, avec justice, de cette autorité qui leur sera passagèrement confiée. Vous charmerez aussi ces réunions par les chants ; vous accoutumerez vos enfants à répéter en chœur des airs simples, des paroles innocentes ; vous lirez, ou vous raconterez de belles et touchantes histoires, avec lesquelles vos enfants charmeront à leur tour les veillées du village. Je serais bien étonnée si vous n'attiriez pas ainsi aux vôtres les sœurs aînées de vos élèves ; peut-être viendront-elles aussi s'instruire auprès de vous. Les mères de famille, après leurs travaux du soir, entreront avec plaisir sous votre toit hospitalier, et prendront leur part, sinon de la leçon, au moins de l'instruction. La vieille aïeule y apportera son rouet, elle joindra ses récits aux vôtres, et vous enseignerez

par votre exemple ce qu'on doit de respect à la vieillesse; votre présence maintiendra l'ordre dans ces réunions, dont une conduite irréprochable obtiendra seule l'entrée.

Toute éducation, nous l'avons déjà dit, doit être fondée sur la religion. Les habitants de la campagne sont plus indifférents aux idées religieuses qu'ils n'y sont opposés; ils les oublient, mais ils doivent y être plus facilement ramenés que les autres enfants: les objets extérieurs vous aideront, et personne n'échappe à leur influence. A la campagne, il semble que nous soyons plus rapprochés de l'auteur de notre être; et bien sûrement notre âme agrandie s'élève plus fréquemment vers lui; l'action de Dieu y est plus immédiate, plus à découvert, si l'on peut s'exprimer ainsi. Dans nos villes, tout semble fait par la main des hommes. En admirant les ouvrages de la créature, on oublie trop souvent d'en reporter la gloire au Créateur. Les miracles de l'intelligence humaine suffisent à l'admiration humaine; on en méconnaît l'origine. Mais aux champs, tout est évidemment l'ouvrage de Dieu. La neige qui couvre la terre, la gelée qui la nourrit, la pluie qui en rend la culture moins pénible, la rosée qui la rafraîchit, le soleil qui la féconde, qui dore les moissons et qui

mûrit les fruits, sont des preuves irrécusables de l'existence, du pouvoir et de la bonté de Dieu. L'homme qui travaille le plus est, en pareil cas, le meilleur juge de sa propre insuffisance. Quel est le laboureur qui, en s'éveillant le matin, ne reste pas émerveillé des progrès miraculeux qu'une nuit a amenés dans son champ, dans son potager? Redoublez son admiration et sa joie en les changeant en reconnaissance; apprenez-lui à rendre grâces à Dieu. Mais si une nuit désastreuse vient détruire ses espérances, sauvez-le du tort de douter ou de murmurer; faites-lui comprendre que le Dieu de l'univers doit son secours à toutes ses créatures, et que des besoins si contraires ne peuvent pas être tous satisfaits en même temps. Faites, enfin, que la foi le conduise à la résignation, comme elle l'avait conduit à la reconnaissance. Sachez profiter de tout, et ne craignez pas l'endurcissement dans l'incrédulité. Plus le pauvre est dédaigné, plus il est accablé sous le poids de ses travaux, plus il est privé de l'intérêt et du bien-être des classes riches, plus il se sentira heureux de la protection de Dieu. Les malheureux sont disposés à croire; ils ont le besoin et le désir de l'espérance.

Habituez donc vos élèves à tout attendre de la

bonté de Dieu : cela les conduira à tout faire pour la mériter ; des sentiments religieux naîtront les idées morales : elles sont, en général, tout à fait étrangères à ces malheureux enfants, dont l'existence est entièrement matérielle ; leurs parents ne peuvent ou ne savent pas les faire naître et germer dans le cœur de leurs enfants. Tous les instants de la journée d'une femme de campagne sont consacrés au travail ; son influence est nulle et doit l'être : vous serez donc appelée à faire tout ce qu'elle ne fera pas ; la religion vous y aidera : de l'amour de Dieu naîtra l'amour du prochain ; de l'amour du prochain, le respect des droits, et par conséquent la probité, la justice, *la droiture*. Convainquez bien vos élèves qu'il n'est pas une seule de leurs actions qui ne soit vue de Dieu, qu'il n'est pas une seule seconde de leur existence qu'elles puissent dérober à la surveillance divine. Qui croit au regard du Ciel se conduit bien sur cette terre ; et la crainte de Dieu est le sentiment le plus utile à inspirer là où l'amour de Dieu ne suffit pas.

CHAPITRE XXII.

Des jeux et des récréations.

Il n'y a rien d'absolu, rien d'exclusif, rien de permanent dans la vie; les saisons se remplacent, les nuits succèdent aux jours; le repos délasse du travail : il faut des distractions à tous les hommes, des plaisirs à la jeunesse et des jeux à l'enfance.

Soyez donc la protectrice et, si vous le pouvez, la créatrice des plaisirs de vos élèves; après avoir présidé à leurs travaux, sachez assister à leurs jeux; associez-vous ainsi à toutes leurs actions; ne restez étrangère à aucune époque de leur vie, à aucune heure de leur journée; soyez prudente sans être austère, n'attristez pas la gaîté, ne devenez pas un obstacle aux innocents plaisirs; que votre présence, au contraire, les sanctifie sans les gêner, et leur conserve ainsi le caractère de l'innocence sans leur ôter le caractère du plaisir!

Loin de vous opposer aux récréations de vos élèves, donnez-leur-en de régulières, et sachez

quelquefois leur en accorder d'inattendues. Les transports de joie que ces dernières exciteront vous récompenseront amplement de votre complaisance : certainement le plus doux de tous les spectacles, c'est celui du plaisir que l'on cause. Les récréations imprévues, dont vous aurez soin de faire la récompense d'une bonne conduite et d'un travail assidu, inspireront de la reconnaissance à vos enfants, qui n'en éprouveront aucune pour la suspension régulière de leurs travaux ; soit que leur bon sens les avertisse que cette suspension est nécessaire, soit que dans leur pensée la possession établisse un droit. En poussant cette réflexion un peu loin, nous trouverions peut-être la solution *de plus d'un* problème : nous saurions, par exemple, pourquoi un enfant est plus reconnaissant quand sa mère lui donne un gâteau, un jouet, qui le flatte, qui lui plaît, mais dont il pourrait se passer, que quand elle lui procure par son travail une nourriture saine, abondante, indispensable au soutien de son existence ; pourquoi une jeune fille est plus touchée en recevant un ruban, une fleur, qu'elle ne l'est en se voyant donner le vêtement qui doit la garantir du froid pendant l'hiver : avons-nous donc plus besoin de ce qui nous plaît que de ce qui nous sert? Ce que nous sommes sûrs d'obtenir perd-il à nos

yeux tout son prix, sans perdre son utilité? Nous manquons de joie, nous manquons de gratitude, pour la possession d'une chose indispensable; et nous trouverions des plaintes, nous trouverions des murmures, pour en exprimer la privation. Quoi qu'il en soit de cette disposition du cœur humain, donnez des récréations à vos enfants; mais restez au milieu d'eux.

Pendant ces jeux, dont vous serez témoin, le caractère de vos enfants se révélera souvent à vous mieux que pendant les heures du travail, par cela même que l'enfant sera plus libre. Vous y verrez le plus intelligent être consulté par tous; l'intérêt personnel l'emporte alors sur l'amour-propre : vous verrez cet enfant décider de l'emploi de la récréation, choisir le jeu, y distribuer les rôles, et vous jugerez de son désintéressement selon qu'il donnera ou qu'il retiendra le plus important; puis vous remarquerez si, abusant de sa souveraineté d'une heure, il ne cherche pas à devenir le tyran de ceux qui ne s'étaient reconnus ses sujets que dans l'intérêt commun, et s'il ne perd pas cette autorité pour avoir voulu en abuser.

Vous verrez la jeune fille contrariante ne s'arranger d'aucun amusement, et la capricieuse essayer de tous; vous verrez l'égoïste repousser de

son cercle l'enfant plus faible qui serait un obstacle à ses jeux ; mais vous en verrez d'autres aller chercher cette enfant repoussée, et mesurer leurs jeux à sa faiblesse. Observez tout, n'ayez l'air de rien voir, ne reprenez pas sur-le-champ, sachez attendre ; que vos observations, selon leur importance, soient faites en tête-à-tête, ou à haute voix pendant la leçon de couture. Mais gardez-vous d'enlever une enfant à son jeu pour la sermonner : le regret l'empêcherait de vous écouter avec la disposition qui seule peut lui rendre vos conseils utiles. Gardez-vous de faire de votre entretien une punition ; même quand vous adressez une réprimande, il faut encore que vos paroles *soient une faveur*.

Il serait utile, sans doute, mais il vous sera bien difficile de diriger les jeux de vos élèves : l'enfance est essentiellement indépendante ; soumise à des règles pour le travail, elle aime à s'en affranchir dans ses récréations ; la mobilité de son imagination lui fait prendre, quitter, reprendre le même jeu vingt fois dans une heure : vous en concluez que ce jeu l'ennuie et vous cherchez à la fixer par un autre, mais vous vous trompez ; le changement était un plaisir, parce que le changement était une preuve que l'enfant se donnait à lui-même de sa liberté. Dans d'autres instants la constance de l'en-

fant est à peine croyable ; vous le verrez quelquefois rester une heure entière occupé de jeux qui nous paraissent si insipides, que nous croirions lui rendre un grand service si nous allions lui en indiquer un autre. Eh bien ! nous nous tromperions encore ; il ne voudra pas de celui que nous lui aurons préparé, et il nous répondrait volontiers : « Que vous importe que je m'ennuie pourvu que je « m'amuse. » N'oublions pas que le plaisir vient rarement au rendez-vous qu'on lui donne, et que la liberté est, comme, l'appétit, le meilleur de tous les assaisonnements. Ainsi donc, tant qu'il ne sera question que des récréations, toujours bien courtes, qui coupent les heures consacrées au travail, je serais d'avis qu'on laissât l'enfant en disposer à son gré, et qu'on se bornât à y assister pour en écarter ce qui pourrait s'y introduire de dangereux ou de blâmable. Cette surveillance est indispensable : mieux vaudrait cent fois quitter vos enfants pendant le travail, que de les abandonner à eux-mêmes pendant leurs jeux ; mais tâchez que votre présence paraisse dans ces moments plutôt une participation qu'une inspection : intéressez-vous réellement à leurs délassements ; ayez l'air de vous en amuser : le plaisir ne souffre pas de spectateurs neutres ; si on ne le partage pas, on le dé-

truit. Ne vous opposez pas aux jeux bruyants : ce sont ceux-là que vous devez encourager ; on ne les proscrit ordinairement que parce qu'ils sont importuns à la maîtresse, et nous avons déjà dit que vous ne corrigeriez jamais à votre profit. Ecoutez les conversations qui ont lieu à demi-voix, surveillez les groupes silencieux, rompez les *à parte* ; mais encouragez les jeux de volant et de corde, les quatre-coins, la mer agitée, les aunes, le colin-maillard, les danses en rond, les belles parties de barres : rappelez-vous bien que tout ce qui est animé, bruyant, que tout ce qui se passe au grand jour, que tout ce qui appelle l'attention, est sans inconvéniens ; ne réprimez pas les *grands, les longs* éclats de rire, et n'ayez pas la cruauté d'apprendre à vos enfants qu'ils ont tort d'être gais et qu'il n'y avait pas là de quoi s'amuser : ils rient, dit-on, d'un enfantillage, d'une niaiserie ; eh ! mais, sans doute : faudrait-il donc rire d'une chose sensée? Ah! respectons le rire bête, le rire non fondé ; c'est le seul qui soit innocent, car c'est le seul qui soit inoffensif : le rire spirituel est presque toujours un rire caustique; ne regardez pas de si près aux causes de la gaîté, vous la détruiriez, car elle disparaît dès qu'on veut l'analyser. Hélas ! il viendra bien assez tôt le moment où ces jeunes filles ne s'amuseront plus si fa-

cilement : prolongez l'enfance tant que vous le pouvez, car l'époque la plus heureuse et la plus pure de la vie, c'est celle où l'on ignore tout à la fois et le mal et le malheur.

Nous avons dit que vous seriez probablement obligées de laisser à vos élèves la disposition de leurs heures de récréation ; mais l'emploi des jours de fête et des veillées est plus important. Il faut que vous le dirigiez. Le samedi soir vous annoncerez pour le dimanche une longue promenade. Vous aurez le courage d'en exclure celles de vos élèves qui se seraient mal conduites pendant la semaine : la justice qui récompense doit aussi se déterminer à punir. Vous donnerez rendez-vous à toutes vos élèves à l'église, leur apprenant ainsi qu'un plaisir ne doit jamais rien dérober au devoir, et qu'un devoir rempli laisse le plaisir plus complet. Vos filles élèveront vers Dieu leurs cœurs reconnaissants ; peut-être au milieu de leurs actions de grâces, l'intéressant à leurs plaisirs, elles lui demanderont une belle journée pour le succès de leur promenade : ne vous en plaignez pas. Ce qu'on demande à Dieu est toujours innocent ; qui oserait l'implorer pour l'accomplissement d'un mauvais désir ?

Vous aurez préparé d'avance l'emploi de cette

journée. Vous dirigerez vos pas vers quelque site riant et favorable aux jeux de vos enfants, et là, vous sentant heureuse de leur bonheur, gaie de leur gaîté, vous vous prêterez à tous leurs plaisirs : vous vous garderez bien de les troubler ou de les interrompre par des leçons ou par des récits qui seraient sans effet, parce qu'ils viendraient mal à propos. L'enfant qui espère un plaisir, ou qui s'y livre, ne se laisse distraire par rien. Gardez-vous donc bien d'offrir alors à son imagination, trop fortement excitée, un délassement qu'elle repousserait, seulement parce qu'elle est occupée ou préoccupée d'un autre. Attendez le moment de la fatigue ou de l'inconstance ; épiez l'instant où l'on cesse de s'amuser, où le repos devient nécessaire, et où cependant on voudrait bien s'amuser encore. Sachez mettre à profit la lassitude et la satiété.

Quelques aliments bien simples auront été préparés par votre prévoyance ; l'appétit les rendra délicieux. Après les avoir dévorés, on restera en repos pour se préparer au retour. Commencez alors quelques récits attachants ; vos enfants, fatiguées de jeux, mais insatiables d'amusements, vous écouteront avidement.

Dites comment une petite fille indocile fut punie de sa désobéissance ; dites combien une jeune fille

imprudente paya cher son manque de confiance en sa mère : montrez le bonheur récompensant tôt ou tard la vertu ; montrez la faute amenant toujours un chagrin, et le succès couronnant enfin la persévérance ; et l'ignorance se laissant prendre aux piéges de la méchanceté, et la prodigalité amenant la misère, et l'impiété conduisant à tous les vices, et les vices causant tous les malheurs ; prouvez par mille exemples que le mal ne reste jamais ignoré, et que le temps amène pour chacun l'heure de la justice.

Que les souvenirs historiques trouvent aussi leur place dans vos récits, et doublent l'intérêt de vos promenades. N'y a-t-il pas des gloires nationales qui appartiennent à tout un peuple ? N'y a-t-il pas des renommées locales qu'il faut perpétuer chez chaque population, dans chaque ville, dans chaque hameau ?

Habiterez-vous la Bretagne sans raconter les exploits de Duguesclin, le courage de sa sœur et la généreuse prodigalité de sa femme ? Ne parlerez-vous pas aux Calaisiennes des malheurs de leurs aïeux et de l'héroïque dévoûment des six victimes volontaires ? ne leur direz-vous pas que l'humanité d'une femme désarma la vengeance d'un vainqueur irrité ? Laissez-leur ignorer les crimes, les

fureurs, les intrigues des Frédégonde, des Brunehaut et des Catherine de Médicis; mais qu'elles bénissent et l'intercession de sainte Geneviève, et la piété de Clotilde, et la bonté de Bathilde! Qu'elles s'instruisent par l'exemple de l'imprudente confiance, des malheurs, de la résignation et de la mort d'Agnès de Méranie! Comment ne pas raconter, dans les montagnes de l'Auvergne, les patriotiques efforts de ses habitants, combattant à la fois pour leur indépendance et pour leur religion? Comment y assister aux fêtes des Rogations sans dire pourquoi elles y furent adoptées? Qui pourrait parcourir les bois de Vincennes sans parler de *la justice* de saint Louis? Qui pourrait, *près du berceau de* Henri IV, ne pas parler de sa bonté? ne pas raconter cette éducation populaire qui le préparait à être le père de ses sujets? Comment laisserait-on ignorer aux jeunes filles qui folâtrent sur les bords de l'Oise, que Beauvais fut défendu par une femme? et comment les villageoises qui habitent les rives de la Meuse ne salueraient-elles pas avec orgueil, avec respect, avec reconnaissance, la chaumière où naquit Jeanne d'Arc? N'enseignez pas l'histoire à vos élèves, mais apprenez-leur les histoires de l'histoire; occupez leurs jeunes imaginations par le récit des belles actions; formez leurs cœurs par des

exemples vertueux ; faites-y germer les semences de la bonté, du courage, du dévoûment, de la sagesse et de la piété !

Les fêtes des villages voisins pourront aussi servir de but à ces promenades. Vos jeunes filles iraient sans vous; donnez-vous le mérite de les y conduire. Vous y trouverez sans doute matière à quelques bonnes réflexions. Si des enfants grossiers tourmentent, harcèlent, injurient peut-être vos jeunes amies, que l'ignorance de ces mêmes enfants soit tout à la fois l'explication et l'excuse de leur conduite inhospitalière ! Là, des boutiques foraines, étalant leur luxe villageois, s'offriront aux yeux enchantés de vos élèves. Ce sera le moment de l'épreuve : quelle délicieuse joie inonderait votre cœur, si vous pouviez une fois, ne fût-ce qu'une seule fois, voir employer à une œuvre de bienfaisance l'argent destiné à une partie de plaisir ; et si toutes vos jeunes filles, réunissant leurs épargnes et sacrifiant à la bienfaisance leur enfantine gourmandise, ou leur jeune coquetterie, rapportaient de la fête du village un ustensile de ménage qui manquait dans une pauvre chaumière ! Oh ! comme après une telle action on danserait de bon cœur ! car vous ne leur interdirez pas la danse, cet innocent plaisir que Fénelon approuvait, et que plus

d'un vertueux curé de campagne sanctifie par sa présence.

Mais les beaux jours ne durent pas toute l'année, et quelque aguerries que soient vos enfants contre les intempéries des saisons, encore y a-t-il des journées, des semaines, des mois où les promenades au dehors seront rares et courtes, où les soirées seront bien longues; comment remplacer les unes, comment remplir les autres? Quand on a habité la campagne, on est effrayé de ce qui se passe aux veillées. Tâchez que votre influence y donne une meilleure direction.

Dans les villes, les hommes sont *éloignés* des femmes par leurs travaux; les plaisirs seuls les réunissent. Au village, c'est tout le contraire; les travaux rapprochent les deux sexes. Pour éviter le danger de ces rapprochements continuels, ne serait-il pas bon que les amusements les éloignassent un peu? La nature ne l'a-t-elle pas voulu ainsi, en donnant aux hommes et aux femmes des goûts si opposés, que l'un ne peut vivre comme l'autre sans exciter ou le dédain ou le blâme?

Créez-leur donc des distractions aussi différentes que le sont leurs inclinations! Pendant que les garçons se rassembleront pour jouer à la boule, pour s'exercer à tirer au but et pour

boire du vin, pourquoi les filles ne se réuniraient-elles pas pour s'amuser à leur gré, pour rire, chanter de touchantes complaintes ou de gaies chansonnettes, pour s'exercer à raconter les histoires que vous leur aurez apprises, pour babiller, pour médire peut-être un peu, tout cela à leur aise, sans être contenues, c'est-à-dire gênées par la présence des jeunes villageois? Ne craignez pas qu'elles s'ennuient entre elles; excepté pour celles qu'un sentiment particulier agite et préoccupe, la présence de leurs compagnes sera toujours plus agréable que celle des hommes. En vain l'amour-propre de chaque sexe veut lui persuader qu'il est indispensable à l'agrément de l'autre, le contraire est journellement prouvé par l'expérience. Les hommes se groupent entre eux, les femmes se rapprochent les unes des autres; et cet ordre naturel n'est interverti que par un sentiment qui n'est qu'une exception, et en faveur duquel il s'en fera tout naturellement. Ces habitudes que nous vous conseillons d'établir, n'empêcheront pas, et n'ont pas pour but d'empêcher que d'heureux mariages viennent couronner d'honnêtes inclinations; elles les favoriseront au contraire. Plus les mœurs seront pures, plus les mariages seront nombreux; moins les hommes seront facilement admis dans la

société des femmes, plus ils se presseront de s'assurer la société d'une femme qui leur convienne. Plus vous conserverez la sagesse et la bonne réputation des jeunes filles, et plus vous les rendrez désirables. Il y a toujours, quoi qu'on fasse, un peu de coquetterie dans la réserve des femmes. Que l'on y regarde bien, et l'on verra que la conduite la plus sévère en apparence serait un calcul de l'intérêt personnel, si elle n'était pas dictée par la religion et par la vertu.

CHAPITRE XXIII.

Des soins physiques.

Il est difficile de prévoir quelles seront précisément les obligations imposées à une femme qui se dévoue à l'éducation : habitera-t-elle Paris, la province ou la campagne? emploiera-t-elle le mode mutuel ou le mode simultané? dirigera-t-elle une école communale, ou fondera-t-elle un établissement privé? n'aura-t-elle que des externes, ou aura-t-elle des pensionnaires? Bien souvent nous n'atteignons pas le but que nous nous étions proposé d'atteindre; quelquefois, au contraire, nous le dépassons : une fois engagé dans la route, peut-on dire avec certitude quel sentier on suivra? Mais il nous semble qu'envisager sa tâche sous l'aspect le plus étendu, ne peut jamais avoir d'inconvénient : il vaut mieux, sans doute, réfléchir à ce qu'on n'aura pas l'occasion d'appliquer, que d'ignorer ce qu'on sera obligé de faire.

Peut-être la bonne réputation de votre établissement, la bonne conduite et les progrès de vos élè-

ves, inspireront-ils à quelques parents aisés, ou trop éloignés de l'externat pour y envoyer leurs enfants, le désir de vous les confier entièrement : alors l'école deviendra une pension; alors vous serez véritablement la mère de vos élèves; alors à la direction morale, à la culture intellectuelle, il vous faudra joindre les soins physiques et la prévoyance de tout ce qui est nécessaire à la conservation, au développement de ces enfants. Leur santé devra être le premier objet de votre sollicitude : la moindre négligence à cet égard serait un crime.

Un bon régime est nécessaire à la santé; une bonne santé est favorable au développement de l'intelligence : elle rend aussi le caractère plus égal et plus facile à diriger. Vous devez donc veiller attentivement sur la santé de vos élèves, et dans le sentiment de vos devoirs, et dans l'intérêt de vos succès. Le bon air, l'exercice, la régularité de la vie, la propreté et la sobriété, sont favorables à la santé : la première de ces conditions est déjà remplie par votre situation; vous habitez la campagne, et vos enfants y respirent un air pur qui est la moitié de la vie.

CHAPITRE XXIV.

Du choix et de la distribution du local.

La santé de vos élèves étant votre premier intérêt, votre premier soin doit être de les placer dans une maison saine et bien située : vous ferez examiner si elle ne renferme aucune cause d'humidité ; vous vous assurerez qu'elle n'est point entourée d'eaux stagnantes, ni d'aucun de ces établissements d'où s'exhalent des odeurs qui peuvent à la longue devenir nuisibles ; et à ce propos nous ajouterons que, par des considérations tout autant morales que physiques, vous devez chercher une habitation qui ait peu de voisinage, ou qui n'en ait pas du tout, si cela est possible. Vous vous assurerez qu'il n'y a dans cette maison aucun endroit dangereux ; si vous avez un puits, vos enfants ne pourront jamais en approcher, et les poêles qui chaufferont vos classes seront entourés et fermés de manière à rendre impossibles des accidents dont la possibilité doit vous préoccuper sans cesse. Vous ferez

disposer votre jardin de manière à ce que toutes les parties en soient accessibles à vos regards ; un grand espace bien battu où vos enfants puissent courir ; de grands arbres qui les ombragent sans les cacher ; des bancs où elles puissent se reposer, et qui permettent dans les beaux jours d'aller travailler en plein air : voilà ce que vous devez chercher ; du reste, point de bosquets, point de charmilles ; que rien ne dérobe jamais vos enfants à votre surveillance préservatrice.

Le local une fois choisi et préparé, la manière de le distribuer demandera aussi votre attention. Vous emploierez le rez-de-chaussée pour les *classes* et pour le réfectoire, en ayant soin que les fenêtres soient établies de manière à ne pas exposer vos enfants aux regards des passants, ni aux distractions qui leur viendraient du dehors. Il est également désirable que des étrangers n'entrent jamais dans les classes : vous devrez vous déranger pour aller les recevoir dans le parloir que vous leur aurez destiné. Il sera bon que les parents eux-mêmes y voient leurs enfants : ils ne doivent pas entrer dans la classe, parce qu'ils y seraient quelquefois les témoins de réprimandes qui leur donneraient une idée désavantageuse d'une jeune fille, et la mauvaise opinion survivrait au défaut. D'ailleurs le père d'une de

vos élèves est et doit rester étranger à toutes les autres, et il ne faut pas que les liens de famille servent de prétexte à la curiosité, ou favorisent des entrevues auxquelles votre prudence doit s'opposer. Par cette même raison, l'entrée du jardin de vos enfants sera interdite à tout le monde : il faut qu'elles y jouent à leur aise, sans que leur gaîté puisse être ni gênée, ni excitée, ni blâmée par qui que ce soit. Il est inutile d'ajouter que vous ne vous laisserez distraire de vos devoirs que par des affaires, et que vous aurez le courage de vous refuser aux visites d'amitié et de voisinage ; car, nous ne nous lasserons pas de vous le répéter, en vous dévouant à l'éducation, vous avez dû faire de vos goûts et de vous-mêmes un sacrifice complet, une entière abnégation.

Les dortoirs seront placés à un étage supérieur ; on aura soin de choisir, autant que possible, l'exposition du midi, surtout pour les enfants qui auraient la poitrine délicate. L'obligation de faire coucher dans chacun de ces dortoirs une personne sur la surveillance de laquelle vous puissiez compter, vous engagera à les multiplier le moins possible : tâchez de n'en avoir que deux ; l'âge de vos élèves vous indiquera celles qui doivent y être réunies. Entrez-y souvent au milieu de la nuit, et

qu'on sache que vous y entrerez : il est des qualités qu'on doit laisser ignorer, il en est d'autres qu'une institutrice doit savoir montrer ; la vigilance est de ce nombre, il faut que toujours et que partout votre présence soit attendue ; c'est le moyen de la rendre inutile.

Dans une même pièce, il y a encore des places préférables les unes aux autres : que l'enfant sujette à s'enrhumer, ne soit pas placée près d'une porte ; que l'enfant qui a la vue faible ne soit pas placée vis-à-vis d'une fenêtre ; observez, autant que possible, cette précaution dans vos classes : mais qu'aucune considération d'intérêt pécuniaire ni d'affection ne vous détermine à cet égard ; *que l'élève la* plus favorisée de la fortune ne soit l'objet d'aucune préférence. Le besoin seul doit établir un droit aux distinctions.

La propreté sera le seul luxe de ces dortoirs, où les élèves n'entreront que pour se coucher : il faut y entretenir la nuit une veilleuse qui donne à la fois de la lumière et de l'eau chaude : la lumière est indispensable pour que la surveillante voie tout ce qui se passe autour d'elle ; l'eau chaude peut être nécessaire pour une enfant qui se trouverait subitement indisposée. Tout doit être prévu pour le soulagement de vos élèves : toute prolongation

volontaire de leurs souffrances serait un tort, et pourrait devenir un danger. Ayez toujours dans votre établissement tout ce qui peut être utile dans des cas pressés : ayez de quoi dissiper un évanouissement, arrêter une hémorragie, cicatriser une coupure, prévenir les suites d'une chute, adoucir la piqûre d'un animal venimeux, contenir une foulure, une entorse, calmer une inflammation : que tous ces moyens vous soient indiqués à l'avance par un médecin, dont vous demanderez, dont vous suivrez les avis ; obtenez de lui, s'il est possible, des visites journalières ; une indisposition soignée à temps sera guérie, et bien des maladies, peut-être, seront prévenues. Que tous les secours préparés pour vos élèves servent aussi à leurs parents ; qu'ils viennent à vous avec confiance, sûrs de n'être pas refusés, sûrs que les plus pauvres seront les mieux accueillis. Vous exercerez ainsi à leur égard un véritable patronage ; vous obtiendrez sur eux un grand ascendant : les conseils sont toujours bien reçus quand ils sont appuyés par des services.

Quoique la surveillance d'une institutrice soit la plus efficace de toutes, nous ne vous engagerons cependant pas à coucher dans un de vos dortoirs : le respect se perd un peu dans des rapports aussi familiers que ceux qui s'établiraient dans ce cas

entre vous et vos élèves; mais nous vous engagerons à ne pas vous réserver le meilleur appartement; ne vous traitez jamais mieux que vous ne traitez vos élèves, et traitez-vous quelquefois moins bien; soyez toujours la première levée et la dernière couchée. Si vous avez près de vous une jeune sœur, une nièce, une fille, ne faites pour elle aucune exception; ne lui accordez aucune préférence; exigez d'elle tout ce que vous exigez de ses compagnes; qu'elle soit soumise rigoureusement au régime de la maison : c'est le moyen qu'elle y soit heureuse. Vos élèves l'aimeront si elles n'en sont pas jalouses; elles seront disposées à lui reconnaître des droits dont vous ne la ferez *pas jouir*; enfin nulle n'osera trouver trop sévère une règle dont votre enfant ne sera point exempte.

CHAPITRE XXV.

De l'exercice.

L'exercice aide au développement du corps; il double les forces, il facilite la croissance, il entretient l'appétit. Nous sommes déjà convenues que vos enfants en prendraient beaucoup, que vous ne les tiendriez pas inutilement enfermées; que vous favoriseriez leurs jeux, que de longues promenades rempliraient les jours de congé, que de fréquentes récréations les délasseraient de leurs travaux et les prépareraient à un autre travail. Il serait bon aussi que chaque repas fût suivi d'une récréation; vous aurez soin, surtout, qu'une occupation vienne les reposer d'une autre. Si vous ne suivez pas le mode d'enseignement mutuel, vous vous en rapprocherez le plus possible, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, car un grand esprit d'observation et de prévoyance a présidé à sa création et a décidé son adoption; enfin vous mesurerez la durée d'une leçon sur le degré d'attention et de constance

dont vos enfants vous paraîtront susceptibles : un travail trop prolongé conduit au dégoût, à l'ennui, à l'impatience; il ne produit rien de bon sous le rapport de l'instruction, et il est dangereux pour la moralité de l'enfant, qu'il porte au murmure. Il faut savoir l'interrompre à propos, mais sans que les élèves puissent s'apercevoir qu'on leur fait une concession dont elles seraient peut-être tentées d'abuser.

Enfin, tout en facilitant les jeux de vos enfants, vous ferez entre ces jeux un choix judicieux et prudent : vous proscrirez ceux qui pourraient devenir dangereux ou inconvenants; car vous n'oublierez pas que si la jeunesse a *besoin de mouvement* et d'exercice, les femmes, de quelque classe qu'elles soient, ont besoin de modération, de réserve et de décence.

CHAPITRE XXVI.

De la propreté.

La propreté, si utile à la santé, n'est point une disposition naturelle; sauf de bien rares exceptions, vous n'en trouverez ni chez les enfants, ni chez les individus qui manquent de civilisation : il faut avoir la conscience de la dignité de son être pour aimer à en prendre soin. Vous ferez donc contracter à vos enfants des habitudes de propreté, vous surveillerez vous-même l'exécution de vos ordres; et à cet égard, comme à tous les autres, vous prêcherez d'exemple : soyez pour vous, et sur vous, d'une propreté réelle et continuelle, et non d'une propreté de parade, comme certaines femmes, qui sont soignées à certaines heures, à certains jours, et qui n'ont, si on peut s'exprimer ainsi, que l'hypocrisie de la propreté. Vous ne vous laisserez jamais surprendre par vos élèves dans un négligé qui vous ôterait une partie de la considération qu'elles doivent avoir pour vous; vous ne pa-

raîtrez devant elles, ni en camisole, ni avec des papillottes : n'oublions pas qu'une bonne tenue inspire le respect, et qu'une toilette négligée peut le faire perdre. La propreté a quelquefois des inconvénients, même dans les classes riches de la société ; elle en aurait plus encore dans les classes vouées au travail. Ces inconvénients naissent de l'excès, comme tous les inconvénients du monde ; il faut inspirer à vos élèves une propreté qui préserve, qui ennoblisse, et non une recherche qui conduirait tout à la fois à la dépense et à la paresse. Un soin excessif et continuel de sa personne rend inhabile à prendre soin des autres ; on est empêché de tout faire, parce qu'on est dégoûté de tout : *nous devons éviter avec un soin égal la grossièreté et la bégueulerie.*

Exigez de vos élèves la propreté qui dépend d'elles : qu'il y ait de l'ordre et de l'arrangement dans leurs vêtements ; qu'elles les soignent, les conservent et les raccommodent ; mais ne leur faites ni un reproche, ni une honte de ce qui leur manque : adressez-vous directement aux parents ; peut-être ne peuvent-ils pas mieux faire. Sachez distinguer ce qui serait le résultat de la négligence de ce qui serait celui de la misère ; et que l'enfant ne soit jamais en tiers dans ce débat : ne lui donnez, par

une réprimande indiscrète, ni le dégoût de ce dont elle devra se contenter, ni le désir de ce qu'elle ne pourrait obtenir, ni un doute sur la bonne volonté de ses parents. La compassion irréfléchie des riches ou des heureux de ce monde a souvent révélé au pauvre le secret de bien des privations et de bien des souffrances que la simplicité de son cœur et la modération de ses désirs lui laissaient ignorer : ne les imitez pas; n'indiquez ce qui manque que quand vous serez sûre de pouvoir le procurer.

CHAPITRE XXVII.

De la sobriété.

Nous avons dit que la sobriété contribuait à la bonne santé, mais entendons-nous bien sur ce mot sobriété. Que la nourriture de vos élèves soit simple, mais saine, mais abondante, mais apprêtée avec soin, mais servie avec propreté; qu'elle soit en rapport avec l'appétit de chacune, et qu'elle y suffise grandement. De toutes les spéculations, la plus coupable, la plus déshonorante et la moins avantageuse, serait l'économie sur un pareil objet.

Il n'est pas possible, il est inutile, il serait dangereux d'accoutumer vos élèves à une chère délicate; il faut même les habituer, comme on dit, à *manger de tout* : combattez donc les antipathies, mais doucement, prudemment; cherchez à les détruire, ne les brusquez pas. Il y a des aliments véritablement contraires à tel tempérament, et d'autres qui le deviendraient par la répugnance avec laquelle on les mangerait; sachez discerner ce qui

fait mal de ce qui déplaît ; remplacez ce qui serait nuisible ; bornez votre complaisance à dispenser un enfant de manger ce qui lui est désagréable ; en un mot, n'accordez rien à la gourmandise ni au caprice, accordez tout à l'utilité. Dans l'éducation physique comme dans l'éducation morale, les bases principales seront les mêmes pour toutes vos élèves ; mais l'application de ces principes généraux variera selon les besoins particuliers. Telle élève devra être mise à un régime qu'un médecin éclairé aura prescrit, ou que votre propre expérience vous indiquera ; n'hésitez pas à le lui faire suivre. Nous dirons pour ces aliments plus délicats ce que nous avons déjà dit pour le choix d'un dortoir ou d'une place à la classe : ces soins, ces déviations de l'ordre établi, ne doivent jamais être des préférences ; ils ne seront l'apanage ni de la plus riche, ni de la plus aimée, ni même de la plus raisonnable ; la mauvaise santé seule y donnera des droits ; ils ne devront durer qu'autant que durera leur cause, ils cesseront quand elle cessera. Pour empêcher vos autres élèves d'être jalouses de ces soins, ne les prenez pas pour vous ; que votre régime soit celui de la majorité ; vos enfants se trouveront bien nourries, si elles ont la conviction que vous êtes nourrie comme elles. Plaignez les jeunes filles qui ont

besoin d'aliments particuliers ; félicitez celles qui peuvent s'en passer : dites souvent en présence de ces dernières : « Une telle s'arrange de tout, elle aime tout, rien ne lui fait mal, elle est comme moi, nous n'avons jamais besoin de régime. » Alors le plaisir d'être *comme vous* l'emportera de beaucoup sur le plaisir d'être soignées ; l'amour-propre peut facilement triompher de la gourmandise.

Vous n'infligerez jamais à vos enfants de punitions corporelles, ne leur infligez pas non plus de privations arbitraires ; on ne doit envoyer coucher sans souper que l'enfant qui a trop dîné. Si vous ne donnez rien de trop ordinairement, ce que vous supprimeriez ferait faute ; ne faites *point expier à* l'estomac les torts du caractère. Ayez soin, surtout, qu'une pénitence ne tourne jamais à votre profit, car on croirait alors que votre sévérité n'est qu'un calcul de votre économie.

CHAPITRE XXVIII.

Des maladies.

Malgré tous vos soins, malgré la bonté et la régularité du régime de votre maison, vous ne devez pas espérer que vos élèves se porteront toujours bien; il faut tout faire pour prévenir les maladies; puis, si elles surviennent, il faut se dévouer tout entière à les soigner.

Sur cet important sujet, il ne faut jamais paraître vous alarmer : il faut moins encore vous rassurer trop facilement; craignez tout, mais cachez vos craintes : veillez en silence sur la santé de vos enfants, soignez-les, pour ainsi dire, à leur insu; cachez-leur toujours leurs dangers, tâchez de leur cacher quelquefois leurs souffrances; et, pour cela, sachez les en distraire : bornez ces souffrances à la réalité de la douleur physique. Puissent vos enfants ignorer les inquiétudes que l'imagination ajoute

à la douleur! conservez-leur à cet égard l'heureuse imprévoyance de leur âge. Ne parlez jamais de leur santé devant elles de manière à les alarmer; le soin continuel de sa propre sûreté conduit à la personnalité; l'occupation de soi-même sera toujours un obstacle au dévouement, et sera *bien* souvent un obstacle au bonheur. Mais toutes ces précautions, qui vieilliraient la jeunesse et que nous ne voulons pas qu'elle prenne, prenons-les.

Il est des maladies qui attaquent subitement, c'est la foudre qui suit l'éclair; leur annonce et leurs progrès se confondent, il n'y a pas une heure d'intervalle entre la souffrance et le danger; eh bien! qu'il n'y ait pas une *minute d'intervalle entre* la douleur connue et les secours donnés. Appelez le médecin à votre aide : il vaut mieux une fausse alarme qu'une aveugle sécurité. Craignez les recettes de bonnes femmes; ne vous en rapportez pas non plus à vous-même, quelle que soit votre expérience; défiez-vous de vos connaissances : un médecin n'en saura pas trop, comment en sauriez-vous assez?

Il y a, au contraire, des maladies qui s'annoncent de loin; sachez profiter des avertissements que la nature vous donne. L'altération du teint et de la

physionomie, la tristesse, l'engourdissement, la cessation de l'appétit, l'interruption du sommeil, la diminution des forces, le changement des goûts, des habitudes ou du caractère d'un enfant, sont des symptômes qui doivent éveiller toute votre sollicitude : là aussi il vous faut consulter le médecin. Appelez son attention, expliquez-lui le motif de vos craintes ; il jugera la maladie mieux que vous, mais vous la devinerez avant lui : la tendresse est une grande source de prévoyance.

Si enfin la maladie se déclare, ne vous en rapportez à personne pour la soigner ; vous êtes alors véritablement la mère de votre élève ; vous allez remplacer cette mère dans l'exercice du plus saint de ses devoirs. Que la famille de la malade soit avertie par vous à l'instant même ; mais que ses parents, s'ils arrivent, vous trouvent au chevet du lit de leur enfant. Que la crainte d'un funeste résultat ne vous fasse jamais solliciter un déplacement qui pourrait être nuisible ; n'ayez pas ce coupable égoïsme qui choisit le danger d'un autre de préférence au sien : votre seule appréhension doit être de perdre votre enfant. Gardez sans hésiter dans son état de maladie l'élève que vous avez accueillie, désirée même, dans sa bonne santé ; en-

tourez-la d'affection, de prévenances, de tendresse : il est si doux de faire du bien à ceux qui souffrent! Ayez auprès d'elle tous les genres de courage, même le courage de la gaîté; cachez-lui vos larmes pour lui cacher vos inquiétudes : que votre sérénité apparente la rassure; que votre patience ne se démente pas; que votre prévoyance et que votre adresse la soulagent. Ne la quittez ni jour ni nuit; ne calculez ni vos soins, ni vos fatigues, ni votre temps; que personne ne vous remplace dans ces soins pieux; qu'il n'y ait jamais d'intermédiaire entre la malade et vous. Nulle ne ferait ce que vous ferez : on ne supplée pas la tendresse. Tant que durera cette maladie, vous vous *occuperez sans* doute bien peu de vos autres élèves; mais ce que vous ferez pour une sera apprécié de toutes; vous pourrez les négliger, elles n'en abuseront pas : confiez-les, pour ainsi dire, pendant quelques jours à elles-mêmes; elles se montreront dignes de cette confiance : il y a dans la jeunesse un sentiment délicat auquel il est bon de s'en remettre quelquefois. Vos enfants rougiraient de manquer à leurs devoirs au moment où vous remplirez si bien le plus sacré de tous les vôtres.

A côté des maladies réelles, il y a quelquefois

des maladies de commande, des indispositions jouées, qui ont leur source dans la paresse, et qu'il est bon de reconnaître. Mais il faut agir, dans ce cas, avec une extrême circonspection; il serait possible, si on se trompait, d'exposer une enfant timide ou fière à souffrir en silence : tâchez donc de ne pas être dupe; mais surtout évitez d'être dure : il en est de la souffrance comme de la pauvreté, il faut encore mieux y croire quand elle est feinte, que d'en douter quand elle est réelle. Au reste, le moyen de s'éclairer est facile, et l'enfance donne si aisément prise sur elle, qu'il faudrait une grande simplicité ou une grande inattention pour se laisser souvent tromper. Une enfant se plaint, et nul signe apparent ne vient témoigner de la sincérité de sa souffrance : remarquez si elle se plaint pendant l'étude ou pendant la récréation; on doit se défier beaucoup des indispositions qui ne dérangent jamais que le travail. N'importe, dès qu'elle se plaint, permettez-lui de quitter sa leçon; offrez-lui une récréation : si elle a menti, si elle se porte bien, vous la verrez oublier sa souffrance, désormais inutile, et se livrer à la gaîté; car le but qu'elle se proposait est atteint, et vous la prendrez facilement au piége qu'elle vous avait préparé. Pa-

raissez alors toute charmée de sa subite guérison, remettez-la à sa leçon, et prévenez-la qu'une autre fois vous ne la croirez pas si facilement. Si elle revient à la charge, si elle cherche encore à vous tromper, prenez un autre moyen : pour la punir, donnez à ses compagnes une récréation inattendue, faites servir au dîner un plat qu'elle préfère ; et dans votre conviction qu'elle est malade, empêchez-la de prendre part, et au repas, et au plaisir : deux ou trois leçons de ce genre la dégoûteront d'une maladie que vous soignez si bien.

Enfin, il est des élèves dont il faut épier les souffrances, tant elles sont courageuses pour les cacher; il en est d'autres *qu'il faut* distraire de leurs maux passagers. Combattez avec soin la pusillanimité qui conduirait à l'égoïsme, et l'égoïsme qui conduirait à la pusillanimité. Si une de vos élèves est atteinte momentanément d'un mal contagieux, empêchez ses compagnes de s'approcher d'elle ; ne craignez rien pour vous, et craignez tout pour les autres : on n'a le droit d'être courageux et imprudent que pour soi. Mais dans les maladies qui ne sont pas susceptibles de se communiquer, engagez vos enfants à se soigner mutuellement ; qu'elles apprennent de vous à ne jamais fuir le malheur,

sous quelque forme qu'il se présente, et qu'elles s'habituent à soulager toutes les souffrances : honorez-les en les initiant aux touchants secrets de la charité chrétienne. Qu'elles commencent sous vos yeux l'exercice de ces nobles fonctions que chaque femme est appelée à remplir dans l'intérieur de sa famille.

CHAPITRE XXIX.

De l'influence que les jeunes filles exercent les unes sur les autres.

On ne saurait nier l'influence que les jeunes personnes exercent les unes sur les autres : cette influence est plus ou moins forte, selon qu'elle est plus ou moins continuelle; elle demande donc de la part d'une maîtresse de pension *plus* d'attention encore que de la part d'une directrice d'externat; car les élèves assemblées, non plus seulement pour quelques heures chaque jour, mais pour plusieurs années peut-être, contracteront dans une vie commune des sentiments d'amitié, ou du moins d'habitude, qui donneront à quelques unes un grand ascendant sur les autres : cet ascendant sera salutaire ou nuisible, selon la moralité de celles qui l'exerceront.

Le jugement, cette faculté qui doit régler toutes les autres facultés, ne se développe ordinairement que tard : il manque toujours à l'enfance; il man-

que souvent à la jeunesse ; car, lorsqu'il n'est point un don naturel, il n'est plus que le produit de l'expérience, qui fait payer cher au présent les leçons qu'elle donne pour l'avenir. L'estime ne décidera donc pas des liaisons que vos élèves contracteront ; le jugement ne leur fera donc pas distinguer les vertus solides des qualités attrayantes ; elles donneront donc souvent la préférence à la plus gaie, à la plus spirituelle, à la plus complaisante de leurs compagnes, et négligeront la plus sensée et la meilleure. Dans l'impossibilité où vous serez de diriger leurs liaisons, il faut les mettre dans l'impossibilité d'en contracter de nuisibles : c'est assez dire que vous ne devez, par aucune considération, conserver dans votre établissement une jeune personne que des défauts graves et contagieux, auxquels se joindraient quelques qualités séduisantes, pourraient y rendre dangereuse.

Nous avons déjà dit qu'il était tel vice bas ou odieux qui devait faire prononcer l'exclusion d'une enfant, quelque jeune qu'elle fût ; quand il n'est question que de défauts, on peut, on doit, au contraire, donner à une enfant le temps de se corriger : mais quand les soins d'une institutrice ont été infructueux, quand une élève est parvenue à la jeunesse, et que ses mauvaises dispositions se sont

accrues, il faut alors examiner attentivement quel rôle elle joue dans la maison; et si elle y est devenue un personnage influent, il faut l'en éloigner sans hésitation, car on se contente bien rarement d'avoir des torts personnels, on veut les faire partager : il semble que ce partage les diminue. Une jeune fille indocile se moquera de l'obéissance; paresseuse, elle détournera du travail; dépensière, elle détruira les habitudes d'économie; ambitieuse, elle dégoûtera d'une existence simple et obscure; impie, elle essaiera de ridiculiser la religion, et ses préceptes, et ses pratiques : en la conservant près de vous, vous seriez complice et responsable de la propagation de ses défauts.

Un bon sujet peut faire dans une maison d'éducation autant de bien qu'un sujet vicieux pourrait y faire de mal : si nous croyons à la contagion du vice, pourquoi ne croirions-nous pas à celle plus consolante de la vertu? Il y aura toujours, quoi qu'on fasse, un peu de sévérité de la part d'une institutrice, un peu de résistance de la part des élèves : l'une voudra peut-être trop qu'on lui obéisse sans la comprendre; les autres ne se résigneront peut-être pas assez à obéir à des ordres qui les contraignent sans les convaincre. De là naîtront des mécontentements secrets qui paralyseront les ef-

forts de la maîtresse ; car, nous ne cesserons de le répéter, on ne peut pas faire de bien aux enfants sans leur participation. Eh bien, quelques jeunes filles, rapprochées de la maîtresse par leur raison, leur docilité et leur jugement précoce, et rapprochées de leurs compagnes par l'âge et la conformité des goûts, seront d'utiles intermédiaires. Sans nommer les élèves mécontentes, elles vous diront quelles semences de mécontentement germeraient à votre insu au milieu de toutes ; elles expliqueront à leurs compagnes ce qu'on pourrait trouver d'exagéré dans vos précautions, de rigoureux dans vos ordres ; et elles convaincront mieux que vous ne convaincriez vous-même, parce qu'on ne leur supposera aucune vue d'intérêt personnel ; elles détermineront à l'obéissance par l'exemple, qui est le plus irrésistible de tous les arguments. Une jeune personne que sa raison, sa complaisance et ses vertus, rendent chère à ses compagnes, et par l'organe de laquelle vous pourrez faire adopter vos conseils, est un trésor qu'il faut conserver à tout prix. Si donc quelques circonstances fâcheuses forcent ses parents à interrompre plus tôt qu'ils ne l'auraient voulu une éducation dont elle profitait si bien, sachez lever ces obstacles et la conserver près de vous. Il y a des sujets distingués que l'on

admet sans rétribution dans un collége, parce que leurs succès donnent de l'émulation à leurs condisciples et font la gloire de l'établissement. Ah! soyez aussi jalouse de l'amélioration de vos enfants que d'autres pourraient l'être des progrès de leurs élèves, et récompensez les vertus du cœur et du caractère comme on récompenserait ailleurs les dons brillants de l'esprit et la supériorité des facultés intellectuelles.

CONCLUSION.

Mesdames, chacune de nous a lu le *Manuel*, qui, cependant, n'a pas été fait pour nous; nous nous sommes arrêtées à l'article des devoirs, et peut-être nous serons-nous dispensées de le lire avec attention, parce que nous y aurons entrevu ces mots : «Un maître ne doit fréquenter ni les « *billards*, ni les *cafés*, ni les *cabarets*.» Voyons pourtant si nous ne pouvons pas tirer quelque parti de ces recommandations, qui ont commencé par exciter notre gaîté un peu dédaigneuse, ou un peu irréfléchie. N'en pourrions-nous pas conclure, par exemple, que, si nous habitons Paris, nous devrons nous abstenir de paraître dans les lieux publics, où chacun entre pour son argent, et où par conséquent nous pourrions nous trouver en fort mauvaise compagnie? Serait-il bon que nos élèves ou

leurs parents, qui ne sont peut-être pas très délicats sur le choix de leurs amusements, nous rencontrassent dans des endroits où nous les blâmerions d'aller? La fréquentation habituelle des spectacles s'accorderait-elle avec la gravité et la multiplicité de nos occupations? Aurions-nous le droit de recommander la décence à nos filles, si leurs pères nous avaient vues assister sans rougir à la représentation d'ouvrages dans lesquels les mœurs et la religion sont, dit-on, rarement respectées?

Le chapitre sur lequel nous avons passé si légèrement, ne contient-il pas encore une recommandation à laquelle nous devons *réfléchir sérieusement*? *Le maître*, y est-il dit, *en conservant avec tout le monde la plus grande affabilité, ne doit former que des liaisons honorables.* Ce conseil est tout à la fois une leçon de patience et une leçon de prudence. Nous devons supporter avec douceur les grossières inepties, les exigences injustes des personnes sans éducation avec lesquelles notre place nous met en rapport; mais, volontairement et par notre choix, nous ne devons admettre dans notre établissement, de quelque genre et de quelque ordre qu'il soit, que des personnes dignes de notre

parfaite estime. Si nous sommes obligées de nous adjoindre des professeurs, nous nous attacherons à leur moralité autant, et plus même, qu'à leur talent : il y a toujours à gagner dans la fréquentation des êtres vertueux ; il serait trop affligeant de penser que le mal seul se communique.

Vous devrez apporter encore plus de scrupule et de précaution dans le choix de vos sous-maîtresses : songez que chaque personne que vous mettez en rapport avec vos enfants peut prendre sur elles un très grand ascendant. N'offrez que de bons modèles à leur imitation ; et, dans l'impossibilité où vous serez souvent de trouver réunies dans les personnes qui vous seconderont toutes les qualités désirables, donnez la préférence aux qualités les plus essentielles. Choisissez la femme qui a le plus de piété, le plus de moralité, le plus de patience, le plus de réserve dans les propos, le plus de décence dans les manières, le plus de prudence dans la conduite : ne consultez pas vos convenances personnelles ; ne vous laissez pas déterminer par des considérations d'intérêt ou d'affection ; ne prenez pas pour vous aider la personne qui vous coûtera le moins cher, ou qui vous conviendra le plus ; prenez celle qui conviendra le mieux aux fonctions

que vous devez lui confier, celle qui sera le plus en état de former vos enfants au bien.

Ces précautions, vous devrez les étendre aussi à toutes les liaisons qui vous seraient purement personnelles : on vous jugera sur vos amis, et on aura raison, car la plus puissante de toutes les sympathies, c'est celle de la vertu ; la plus indispensable de toutes les conformités, c'est celle des principes. De quel droit conseilleriez-vous à vos filles le sacrifice d'une relation agréable, mais dangereuse, si vous aviez manqué de courage pour un sacrifice semblable? Faisons ce que nous leur conseillons de faire, ce que nous désirons qu'elles fassent : si elles trouvent le précepte dans *notre bouche*, qu'elles trouvent l'exemple dans notre conduite. Vivons laborieusement, sobrement, régulièrement, pieusement; puisque nous voulons qu'elles soient laborieuses, sobres, régulières et pieuses. Pensons sans cesse à elles ; conduisons-nous comme si nous étions toujours sous leurs yeux; soyons tout ce que nous désirons qu'elles soient un jour; soyons tout ce que nous voulons leur paraître; car on ne réussirait pas à paraître constamment ce qu'on ne serait pas : la prudence et la précaution se démentent tôt ou tard; on ne

saurait imiter toujours la vertu ; il est moins difficile, plus sûr et plus profitable de l'acquérir que de la feindre.

Si vous me dites que cette existence est bien austère et que nous exigeons beaucoup, je tomberai d'accord avec vous que l'on n'est pas obligée de s'imposer toutes ces tâches; mais vous conviendrez avec moi qu'on est obligée de remplir le mieux possible toutes celles que l'on s'est volontairement imposées. Enfin, il y a un immense avantage attaché à cette existence que vous vous êtes choisie : dans toutes les carrières, l'estime des gens de bien et l'approbation de sa conscience récompenseraient l'accomplissement religieux des devoirs; mais ici, il y a plus que l'estime des gens de bien, il y a plus même que l'approbation de sa conscience, il y a la certitude de sa propre amélioration. En corrigeant les autres, vous vous corrigerez ; avant de combattre un défaut dans vos élèves, vous commencerez par le déraciner en vous; vous profiterez de toutes les leçons que vous donnerez ; vous ferez votre salut en préparant celui des autres: vous marcherez dans le sentier de l'honneur pour y guider vos élèves. Combien ne doit-elle pas être profitable et préservatrice cette carrière où l'on ne peut échap-

per à l'hypocrisie que par la vertu! Et, quand même vos efforts pour opérer le bien seraient infructueux et inappréciés dans ce monde, n'y a-t-il pas un monde meilleur où tout sera connu et récompensé?

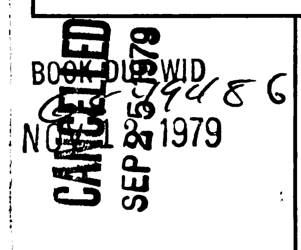
FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
Rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, 30.


CANCELLED
SEP 25 1979
NOV 21 1979